

Les Boches au Pays Noir :
souvenirs de la guerre et de
l'occupation allemande dans
le Nord : poésies patoises /
Jules [...]

Mousseron, Jules (1868-1943). Auteur du texte. Les Boches au Pays Noir : souvenirs de la guerre et de l'occupation allemande dans le Nord : poésies patoises / Jules Mousseron ; dessins de Lucien Jonas. 1919.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

5^e MILLE

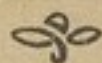
Jules MOUSSERON

Les Boches au Pays Noir



POÉSIES PATOISES

(Dessins de LUCIEN JONAS)



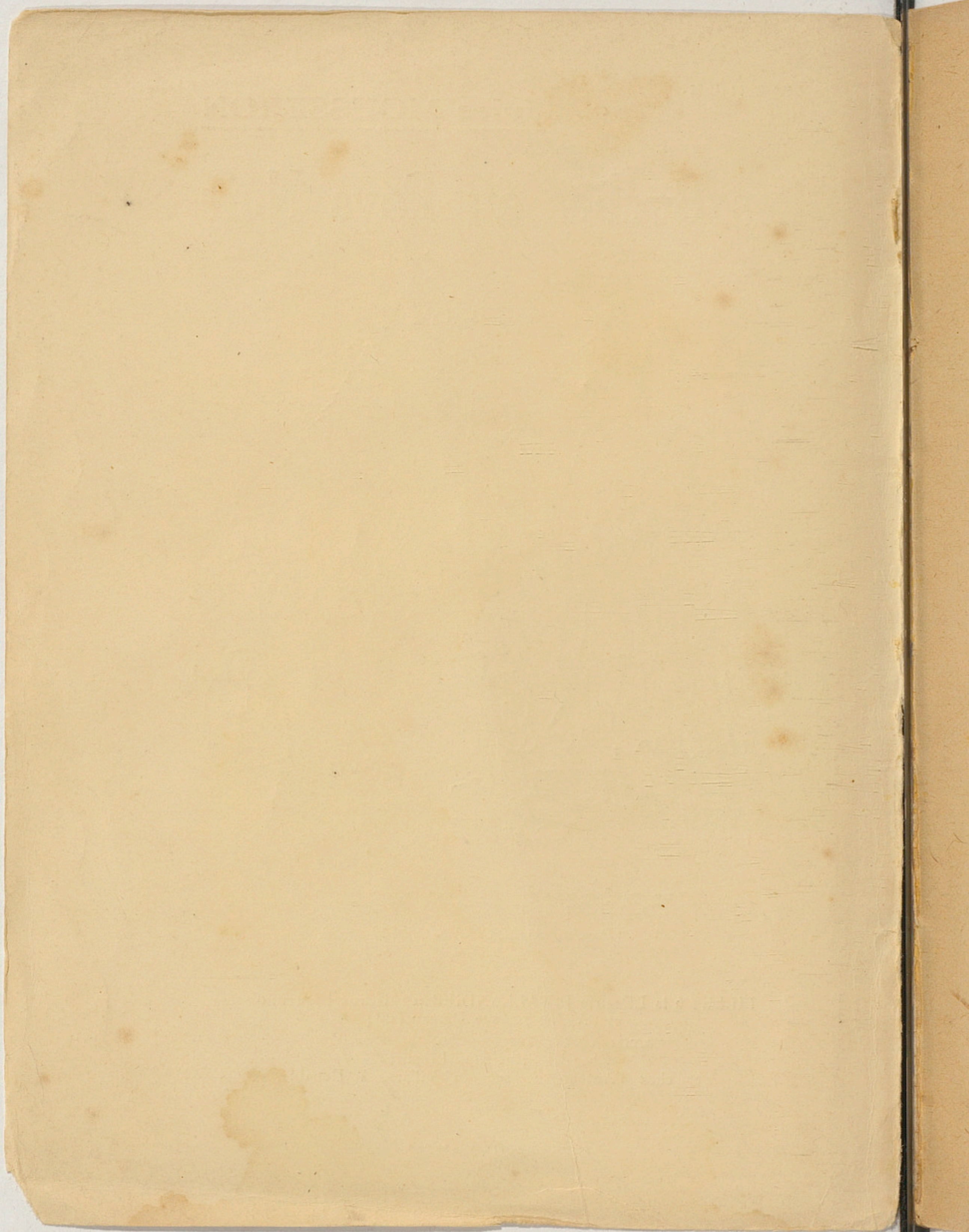
LILLE : à la Librairie J. TALLANDIER, 52 bis, rue Esquermoise
et PARIS, 75, rue Dareau (14^e)

VALENCIENNES ET DENAIN

Chez les Principaux Libraires
et chez l'Auteur, 2, rue de Villars, à Denain

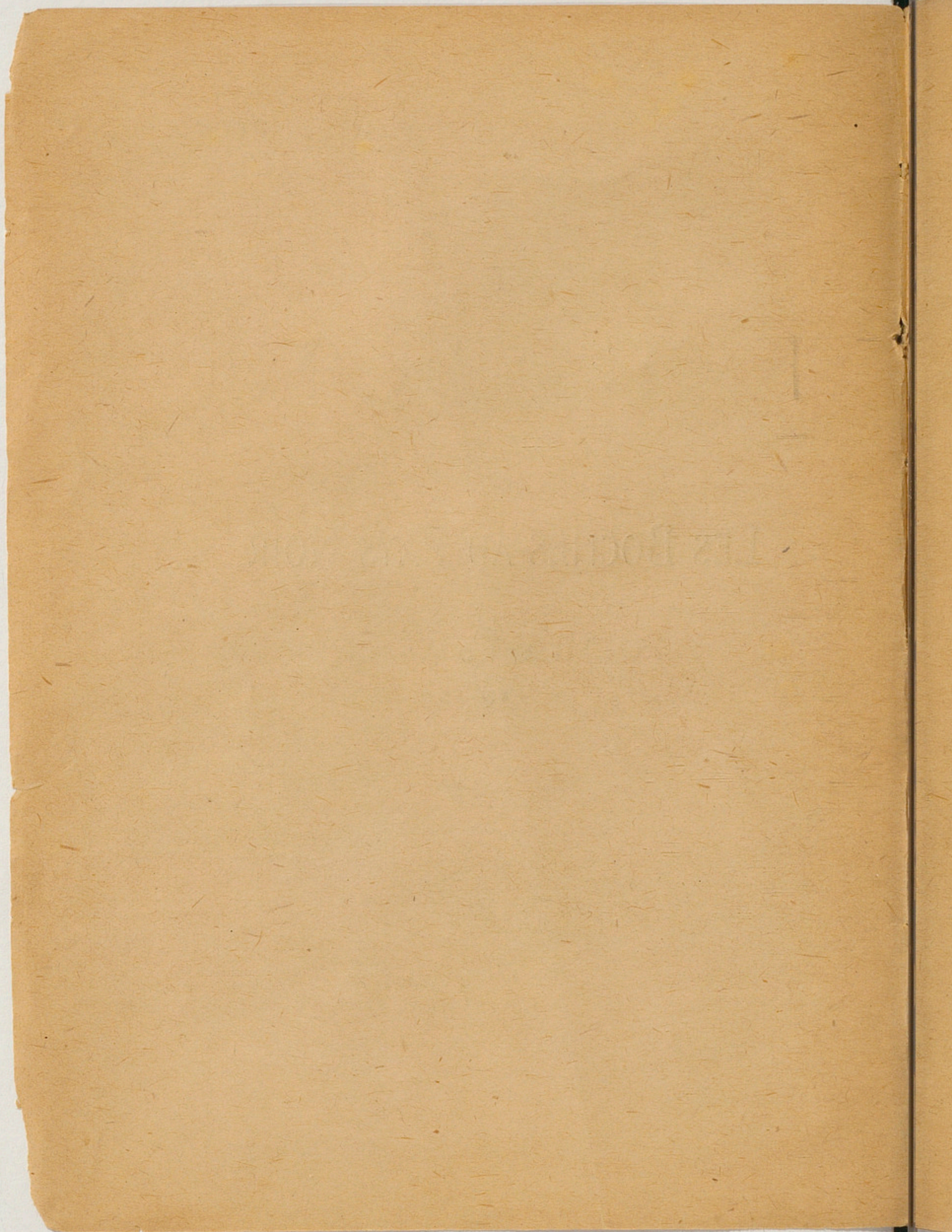
1920

TOUS DROITS RÉSERVÉS



LES BOCHES AU PAYS NOIR





Jules MOUSSERON



LES

Boches au Pays Noir

Souvenirs de la Guerre
et de l'occupation Allemande dans le Nord



POÉSIES PATOISES

(Dessins de LUCIEN JONAS)



LILLE : à la Librairie J. TALLANDIER, 52 bis, rue Esquermoise
et PARIS, 75, rue Dareau (14^e)

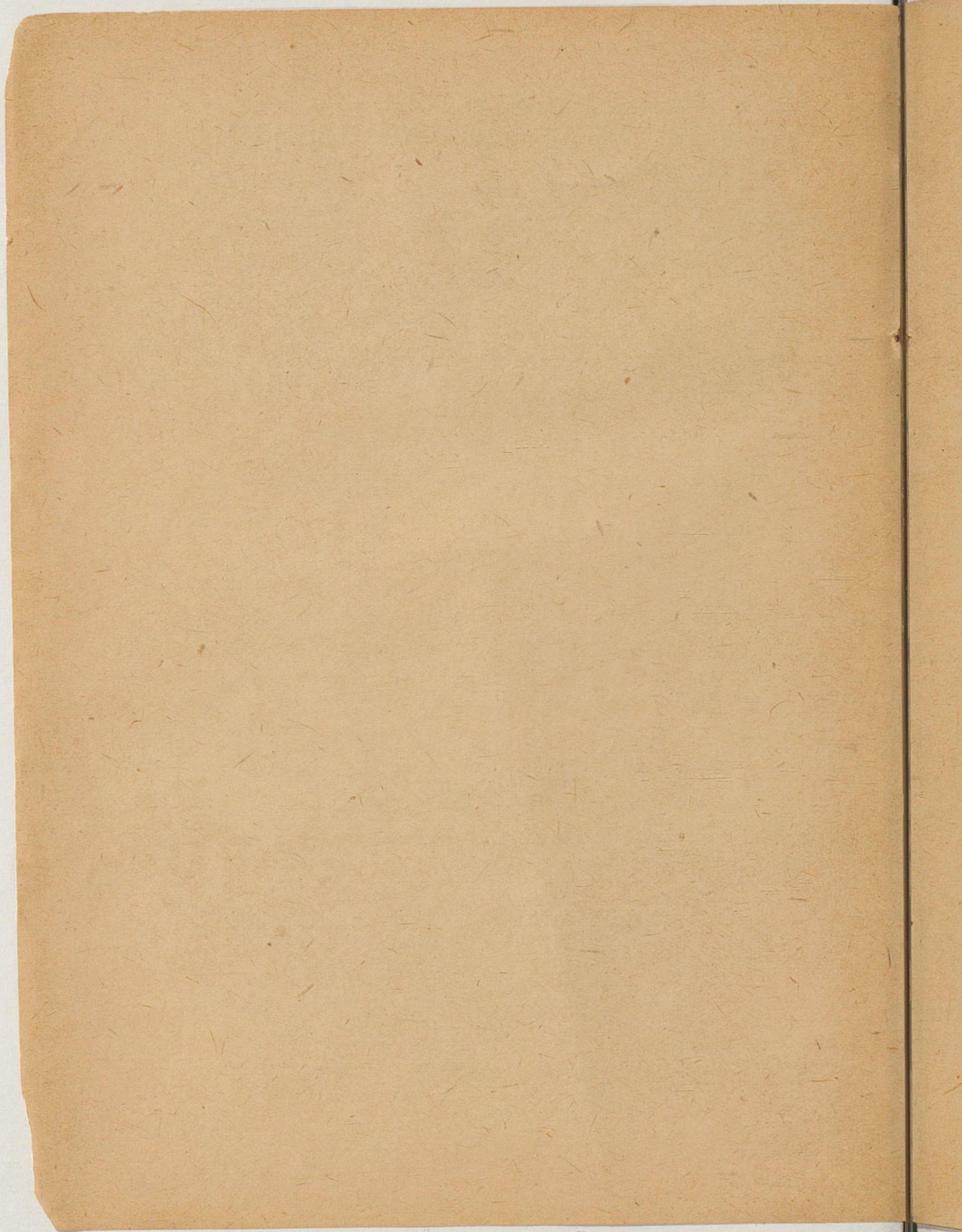
VALENCIENNES ET DENAIN

Chez les Principaux Libraires
et chez l'Auteur, 2, rue de Villars, à Denain

—
1920
—

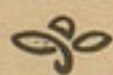
TOUS DROITS RÉSERVÉS

742812





AVANT-PROPOS



Que mes lecteurs habituels ne soient pas trop étonnés de ne retrouver, dans ce livre, ni les aventures du joyeux Cafougnette, ni les pièces d'observation directe ou de fantaisie que m'avait inspirées précédemment ma terre de travail.

Hélas ! les Allemands sont venus.

Ils ont chassé du Pays Noir le bon, joyeux et confiant Cafougnette.

Mes héros accoutumés n'ont plus eu l'occasion de rire. Tout travail productif et noble était supprimé, et, au milieu de cette barbarie inconcevable, j'ai été amené à ne plus célébrer le Passé.... J'étais trop sollicité par le Présent.

Mes yeux attristés se sont portés sur le spectacle de l'invasion, où l'horreur dominait, et je me suis efforcé de conter simplement et sincèrement ce que j'ai vu.

Les gens qui sont restés ici pendant la guerre ne sauraient oublier les stupides méchancetés que les Barbares nous ont fait endurer. Il ne paraissait donc pas indispensable d'en relater le souvenir dans un livre. Mais je crois qu'il était cependant utile de publier la relation de nos souffrances. Car, peut-être, nos arrière-petits-fils retrouveront de temps en temps, abandonné dans un grenier, un vieil exemplaire *camoussé* des BOCHES AU PAYS NOIR. Et la lecture de ces histoires vécues pourra aider nos descendants à bien connaître les angoisses d'une invasion allemande, à mieux goûter le bonheur de vivre dans la paix... et à maudire la guerre.

JULES MOUSSERON,

Denain, 1919.



SALUT AUX HUMAINS VAINQUEURS

In c' jour ed' glorieuse allégresse,
Salut à notre armé' française!
Honneur à nos vaillants Poilus!
A tous nos défunseurs, salut!

Jamais, d'pus l' temps qué l' monte est monte,
Par el faut' d'un tyran immonte,
In n'avot vu guerr's et malheurs
Déchaîner su tierr' tant d'horreurs.

Mais jamais, d'pus les premiers âches,
In n'a vu naître autant d' corache
Qué dins nos armé's d'aujord'hui.
Gloire immortelle ed' not Pays.

Jamais, d'pus l' temps qu'exist' la terre,
Pus orgueilleux motifs ed' guerre
N'ont souillé l' civilisation
Qu' ceux qu' Guillaume a mis en action.

Mais, jamais, sous l'infâme injure,
N'a surgi d'ardeur aussi pure
Qué dins l' cœur du soldat français,
Premier artisan du succès.

Jamais, troupeaux si formidables,
Jamais, criminels pus r'doutables
Qué les armé's d' bandits germains
N'ont voulu mater l' genre humain.

Mais jamais des peupl's aussi frères
Qu' nos chers Alliés volontaires
N'sé sont si sodi'mint unis.
Pou combatt' l'esclavage enn'mi.

Jamais, grand' nation pus infâme
Qué cheull' des maudits boch's sans âme
N'usa dé s' forch' si honteus'mint
Après un protecteur sermint.

Mais, jamais gloir' pus magnifique
Qué cheulle d' l'héroïqu' Belgique
N'honora p'tit peupl' si vaillant,
Qui tient s' bonn' plach' parmi les grands!

Premier fruit d' l'immens' sacrifice,
Premier pas vers el saint' Justice,
L'Alsace et la Lorrain', nos sœurs,
Nous r'vienn'nt avec tous les honneurs.

Alle est vaincu', l'All'magn' vampire.
El mont' civilisé respire.
Guillaume et ses fous sont noyés
Dins l' sang qu' les martyrs ont versé.

Alle est vaincu', l'armé' servile,
Peuplé' d' gins instruits imbéciles, —
Armé' d' jocriss's, pour la plupart,
Qui s' révolta quatre ans trop tard.

A cause ed' ces soudarts bégueules,
D' ces Boch's-rampants aux idé's veules,
Les libertés qui nous coût'nt tant
Faillir'nt arculer pus d' chint ans.

Mais, les peup's libr's et pleins d' vaillance
Sont v'nus s' joindre au peup' libre ed France,
Et, peup's-soldats, bravant l' martyr',
Ils ont sauvé l'humain Av'nir!

Les vertus d' ces héros modèles,
Leu corach' dins la mort cruelle,
Leus tourmints pirs qué ceux d' l'infer
Ont fait frémir tout l'Univers!

Et les récits d' leus gloir's fécontes
Qui font tressaillir tous les montes,
Tant qu' l'Histoïr' des Peup's les dira,
Toudis l'Univers frémira!

Nous, Français, fiers ed' not' Patrie,
Pou guérir nos cités meurtries
Unissons d' pus bell' nos efforts,
Et prions pou ceux qui sont morts.

In c' jour ed' glorieuse allégresse,
Salut à notre armé' française!
Honneur à nos vaillants Poilus!
A tous nos définseurs, salut!

Novembre 1918.

24 AOUT 1914

Au Docteur Emile Choquet.

Salissant l'ciel dé s' noir' vêtue,
Un *taube* est v'nu survoler D'nain;
Et c't' *osiau* d' si mauvais augure
Nous a rindu l'esprit chagrin.

C't' avion, d' form' hideuse et voulue,
Qui fait pinser à l'escorpion,
In moutrant ses corn's dins les nues,
In effet, n'annonçot rien d' bon.

A l'approch' du soir, el jour même,
Les gins d' Belgique' passott'nt ichi,
Les vieillards, les tiots mioch's, les femmes
In larm's fuyott'nt leu pauv' pays.

Oh! les innochints lamintabes
Qui v'nott'nt d'êtr' si dur'mint châtiés.
L'être au monte el moins charitabe
D'avant tell' scène arot eu pitié.

Des mèr's marchant, l'infant à l' tette,
Des deux bras protèg'nt cor leu p'tiot.
In les suppli' pour qu'all's s'arrêtent :
Sans s'artourner all's vont tout drot.

Leus ch'veux déloyés en crinière,
Mouillés pa les larm's et l' sueur,
Incadr'nt leu visach' plein d' misère
Comm' Notre-Dam' des Sept Douleurs.

Des vieux borains à l' rud' figure,
A pieds-décaux pass'nt in téquant...
Malgré leu n'âge, ils forch'nt l'allure
Pou suivr' les jonn's qui sont pa d'avant.

Un jonn' borain, un vrai colosse,
A chaud's larm's i brait les yeux hors.
Nous l'approchons : i tient un gosse
Dins ses bras, rétindu raid' mort...

D' timps-in-timps i passe eun' carette
Traîné' lent'mint par un vieux qu'vau.
L' voitur' débord' d'épaul's et d' tiêtes
D' gins qui s' démèn'nt cari-mancheau.

Eun' femm', — cha ch'est triste et comique, —
Pousse d'avant elle', l'air égaré,
Un énorme instrumint d' musique
Juché su l' voitur' dé s' bébé!

Un boiteux gambille et tortille
Su les durs pavés à pieds-d'bas.
I traîne in tas toute es' famille
Dins eun' mauvais' cariole à bras.

Tout c' monde est parti vite et vite,
S' sauvant del terrible invasion.
I marche, i court, i s' précipite :
I sint les Boch's à ses talons.

Ces gins n' s'arrêt'nt su leu passage
Qué l' temps d' nous rinseigner un peu
Su l'assassinat et l' carnage
Qué l' Barbare a commis chez eux.

Pis i s'in vont. L' défilé dure...
Y-in vient d' Quiévrain à Charleroi.
Ils march'nt sans tourner leu figure,
L'z'yeux fatigués tout drot d'avant soi.

Nous les véyons, l'âme in tristesse,
Disparaître in mêm' temps qué l' jour,
Sans busier qu'é parell' détresse
Allot nous surprindre à not' tour.

Par nuit, des gendarm's nous annoncent
Qué les All'mands sont tout près d' nous.
Et ch'est vrai, les barbar's s'infoncent
Dins not' pays, drus comm' des poux.

Des hussards français pass'nt in r'traite.
Trop peu nombreux, i n' sav'nt pus t'nir.
In face ed' nous l' groupe i s'arrête
Et nous r'command' dé n' point s'infuir.

In lieu-z-offr' l' meilleu vin d' nos caves.
El chef li-mêm' verse aux soldats...
Puis all' nous quitt', cheull' pogni' d' braves,
Nous criant incor : « N' partez pas! »

Ch'est alors un fichu d'allache,
L'un veut partir, l'aut' veux rester.
In s'in va, pis in r'vient sur plache...
Cheull' nuit-là n' peut-point s'oblier.

Les vieux, les viell's, ch'est les pus trisses :
Ils n' veut'nt point quitter leu maison.
Ils yont, ils vient'nt, à bras d' quémisse,
Dins leur cambuse à l'abandon.

Quéqu's famill's sont d'allé's pa l' route
Qu' les Belg's avott'nt pris' peu avant.
D'aut's gins, partis trop tard sans doute,
S' sont butés aux fusils allemands.

Ceux qui rest'nt ont bin du mau d' vivre....
Parmi l' cruel invahisseur,
In attendant qu'in les délivre,
Pou la France ils pri'nt d'un grand cœur...

Août 1914.





24 Août 1914.

L'ARRIVÉE DES ARMÉES ALLEMANDES DINS L'NORD

A Lucien Jonas.

La guerre à pein' s' déclare
Qu' les All'mands, les barbares,
Nous arriv'tent dar' dare,
Aussi drus qu' des fourmis.
Les v'là qui pass'nt in foule :
Cha pullule et cha groulle
Comme un foursin d' gernoulles...
Queu malheur pou l' pays!

A l'approche d' ces brutes,
Femm's, infant, tout s' culbute
Pou rintrer dins s' cahute...
Il faut vir queu frayeur!
Car les Boch's au passage
Ont, dins d' pus d'un village,
Tué d' innochints otages
Pou sémer la terreur.

L' cœur s'armet eun' millette...
Pau rideau del ferniête,
Discrèt'mint in ravette
Marcher cheull' bind' d'affreux...
Il in passe, il in passe
Par régimints, par masses...
Oh! tout's les vilain's faces
Défilant d'vant nos yeux!

A chaque coin ils s'amoutent.
Y-in vient d' pa tout's les routes,
D' ces mastiqueux d' choucroute!
Leus tiêt's, par rangs serrés,
Bouillonn'nt in flots rapites.
In dirot qu'in agite
Des pétot's dins l' marmite,
Gross's comm' des grès d' pavé.

Comme un vieux qu'vau qui saque
Sur eun' carette in raque,
Les fantassins patraques
S' courbin'nt in s'allongeant.
Ils ont l' figur' tout' noire;
Ils grinch'tent des machoires
Et vot'nt déjà l'victoire
Ed' leus yeux d' cat-huhant.

Y-ont tout's sortes d' coiffures :
Des moll's, des raid's, des dures;
Des capiaux qu'y-ont l'allure
D'un moulin à café;
Des casqu's à l' point' qui bique
Des tourtièr's à l' flammique;
Des charbonnièr's comiques
A manière ed' buffet.

L' z'artilleurs ont des boules,
Des soufflett's, des ampoules
Qui sortent d' leu chitroules.
Les hussards ont l' tamis.
Les pus biaux du cortège,
Les tiêtés d' canne à pêche,
Y-ont eun' casquett' qui s' drèche
In toil' chiré' d' tapis.

Tertous ont l' tenu' grisse,
Gris audoull'; gris saucisse,
Gris couleur sal' quémisse,
Gris d'un gris rat d'égout...
Ces Boch's sont tout gris comme
L'avénir ed' Guillaume,
Sal' gris qui vous assomme
D'un écœurant dégoût.

Les chefs sont d'un gris pâle.
Les gris tigr's, les gris mâles,
L'air orgueilleux, s'étalent
Et s' drèchent su leu qu'vau.
Leu figur, veiné d' rouche,
L' fint' qui lieu sert ed' bouche,
Leus yeux d' marcotte in couche,
Vous donn'nt frod dins l' z'ossiaux.

A l' cadenc' des fantoches,
Leu tiêt' va d' droite et d' gauche
Et leu r'gard i s'accroche
Sur nous avec hauteur.
Ch' l'argard vilain, vorace,
Du vautour ed' vrai' race,
Pou toudis laisse eun' trace
Qui s' fige d'dins vot' cœur.

Su leus figur's bouffiches,
Barbu's ou sans barbiches,
Toute el verr'ri' d'Aniche
A grand pein' rimplach'rot
Les verres d' leus lunettes
Grands comm' des rou's d' brouette...
Pourtant, à leus ferniête,
Beaucop n'ont qu'un carreau.

Ah! v'là qu' tout l' bind grouillante
Qu'alle ouvre el bouqu' tout' grante,
Et, nerveus'mint, qui cante;
Cha va nous divertir.
In n' comprind point d' parole,
Mais sùr'mint ch' n'est pas drôle;
Ceux qui mèn'nt les carrioles
Comminch'nt à s'indormir.

Ch'est par centaines d' mille
Qu' jour et nuit cha défile.
Pas eun' minut' tranquille
Sans vir ces sal's Boch's là!
Ch'est pir qué des punaises.
Nous craignons d' morir d'aise
Quand notre armé' française
Ara balayé cha!

Denain, août 1914.





Lyons

Les Martyrs de Douchy.

LES MARTYRS ED' DOUCHY

A Edmond Goreau.

L' vaillant' cité s'est indormie,
R'posant ses fatigues d' l'août.
I fait bon, l' chaleur est partie.
L' nuit all' met s' douch' fraîcheur partout.

Comm' beaucoup d'homm's sont à la guerre,
In travall' doublemint t'qu'au soir,
Aussi, l' nuit, dins l' ruche ouverrière,
Les travailleurs dorm'nt comm' des loirs.

Pourtant, à l' breunette, el d'allache
Si calme ed' Douchy, s'a troublé.
Su l' grand' rout' qui pass' dins l' villache,
Des soldats français ont r'culé.

Tout' fos ces homm's passott'nt tranquilles,
Et les *gardes-voi'*, — les pus vieux, —
Sont ichi restés. I roupillent
Dins les granch's, près des *aoûteux*.

Aussitôt qué l' tiot jour i pointe,
Ces *gardes-voi'*, bin r'mis au frais,
R'prenn'tent l' grand' rout' pour aller r'jointe
Leus aut's comarat's vers Cambrai.

Ces soldats, habillés d' toil' grise,
L'air crân, tout d' mém' sous l' rouch' képi,
Sont plutôt minap' dins leur mise
Et n' sont armés qué d' vieux fusils.

I s'in vont, un r'frain les intraine.
Bin confiants, n' sé doutant dé rien,
Quand, au d'sus des maisons, in plaine,
A droite i s'amout' des Prussiens.

Ch' t' eun' surpris' pour nos gardes-voie.
Cha n' dur' point, et, lon d'avoir peur,
L' vaillant groupe aussitôt s' déploie
In deux clair's ringé's d' tirailleurs.

Ces brav's avec leu peu d' cartouches,
Abatt'nt quêqu's Prussiens in rien d' temps.
Mais des milliers d' Boches s' débouchent
D' tous les côtés à travers camps.

Alors i vaut mieux battre in retraite.
Nos soldats sont vrainint trop peu
Pou résister à tant d' gris's tiêtes.
Il faut partir, ch'est malheureux!

D'ailleurs, i n'y-a point à démordre,
Des munitions, i n'in rest' pus...
L' tiot troupe all' s'arplie in bon ordre
Su Cambrai, comm' ch'étot conv'nu.

Les enn'mis, rassurés sans doute,
Après eun' longue hésitation,
Rappliqu'nt à l' fourné' su l' grand' route,
In rag' contre el population.

Comme atteint d'eun' foli' furieuse
Ils s' répand'nt, hurlant dins Douchy
Qué l' civil vient d' tirer sur eusses
Et qu'in va massacrer l' pays.

Les Boch's sait'nt qu'ils ont eu affaire
A des vaillants soldats français;
Mais ils us'nt ainsi d' l'arbitraire
Pour excuser leurs sal's forfaits.

Ils ont tertous leu rôl' d'avanche.
Pindant qu' les uns s'in vont piller,
Les aut's mettent l' feu dins les granches,
Chaque bind' m'né' par un officier.

Tout s'accomplit à l' mêm' minute,
Si bin qu'dins Douchy l' z'habitants
Sont insultés dins leur cahutte,
Ahuris d' peur in s'éveillant.

Un troupeau d' ces Boches sans cervelle
Est chargé particulièr'mint
D' ramasser des homm's, à s' pus belle,
Au p'tit bonheur el long du qu'min.

Un civil su s' porte i ravette
C' qui s' pass' dins l' rue, in simpl' curieux,
In l' fourre intre quatr' baïonnettes,
Sans mêm' qu'i seuch' chu qu'in li veut.

Un père et s' garchon juant à cartes,
Bin tranquill'mint, dins leur maison
In vient les quère. I faut qu'ils partent
Avant d'in connaître el raison.

Dix hommes sont ainsi pris pau Boche,
Dix civils au pus innochieints.
Ils n' sait'nt point chu qu'in lieu-z-arproche :
Ils n'avot'nt jamais vu d' Prussiens!

Femm's et infants brait'nt à chaud's larmes,
Veul'nt empêcher l'homme ed' partir;
Mais les Boch's, d'el croche ed' leu n'arme,
Les tap'nt pou les faire obéir.

Ces captifs, qu'est-c' qu'in va lieu faire?
Qu'est-c' qu'ils lieu veut'nt, ces brut's d'Allemands?
Dins ces pauv's gins y-a d' vieux grands-pères
Et des infants d'a peine seize ans.

Ch'est des gins les pus calm's du monne,
Incapab's du pus p'tiot méfait.
Ils n'ont point fait d' mal à personne :
Ils ignorot'nt l'enn'mi si près.

Et ces bons fieux, in les maltraite
In les arrachant d' leu log'mint.
Ils sont mambournés pis qu' des biêtes,
Euss's, m'nés si douche ordinair'mint.

Qu'ils sont malheureux! Sans définse,
Trannant, incadrés d' leus bourriaux,
Torturés pa d' z'ivrognes in guinse
Qui grimac'ent in lieu donnant l' cop.

Bintôt, les pauv's, in les immène
Sans êt's vus des aut's villageois.
Au bout du villache in l' z'intraîne,
Cor toudis sans savoir pourquoi.

Hélas! i vont l' savoir trop vite.
Ils arrivent à l'*Ancien Cauffour*,
Et là, i s'aperçoiv'nt tout d' suite
Qué c' cop-chi ch'est leu dernier jour.

In effet, n'y-a pus d' dout' possible.
Deux lignes d' soldats boch's armés
Les r'vett'nt avec un air horrible :
Les innochints sont terrifiés.

L' fond du *Vieux-Cauffour* forme eun' butte;
In y plach' les dix malheureux
In face des Boch's à l' figur' brute,
L' fusil au poing prêts à fair' feu.

Et là les vieillards ont biau braire,
L' z'infants d' seize ans ont biau crier
Avec effroi après leur mère,
A g'noux tertous pour supplier!

Ch'est dins cheull' postur' qu'in les tue,
Qu'in les fusill' comm' des lapins.
Leu corps rest'nt à terre à plein' vue.
Sous l' clair solel du grand matin...

Ch' n'est point tout. Là-vot dins l' villache,
Pindant qué c' crim' s'est accompli,
D'aut's Boch's, avec un chef sauvache,
Cach'nt après d'aut's homm's dins Douchy.

El momint est in n' peut pus grave.
Les granch's sont in feu tout partout.
Les Prussiens, hurlant à plein' bave,
S' démèn'ent dins l' pays comm' des fous.

L' z'habitants, qui s' croyot'nt incore
Peu avant bin lon des malheurs,
Sont saisis d'effroi, mais ignorent
Qu'in vient d'in tuer dix des leurs.

Les Prussiens s'in vont quère el maire
Du villache, et l' font prisonnier.
C't' homm' démand' chu qu'i li faut faire :
In répond qu'in va l' fusiller.

In n'li dit rien d' pus pou l' quart d'heure.
Les bourriaux s'in vont au hasard.
Ils cueill'nt les homm's dins leur demeure
Et dit'nt qu'in va les tuer sans r'tard.

Dins eun' maison, cheull' bind' coquine
Inliève el père et deux garchons.
L' cœur frémit quand in s' imagine
Tout' l'horreur d'eun' parelle action.

Quand y-a treize homm's, l' masse est complète.
Les treize innochints sont groupés.
In les incadre d' baïonnettes,
Pis vers el *Cauffour* i sont m'nés.

Les Boch's conduisent c' group' si digne
Comme un troupeau à l'abattoir.
Su ceux qui n' march'nt pas bin in ligne
Les cops d' plat d' sabre i vient'nt pleuvair.

L' long du trajet, comme in rinsconte
Un haut chef parmi les Prussiens,
El mair' l'accoste et li raconte
Qu'in va fusiller d' z'innochints.

L'officier, fier comme eun' pancarte,
Offinsé d'un pareil propos,
Fait un gest' pou qué l' binde all' parte;
I n'ouvr' point s' bouque et tourne el dos.

Pis ces gins continu'nt l' calvaire.
Jusqu'à c' momint i n' sait'nt pas cor
Qu'in a exécuté leus frères
Et qu' dix Douchinois sont d'jà morts.

Tout d'un cop in crie : « Halte! » au groupe.
In s'arrête à l' pus fort' hauteur.
Et l' chef qui commande el tiot troupe
S'artourn' dins eun' pos' d'orateur.

Puis vers el villach' qu'in domine,
Qui s' trouve à mill' mètr's dé c't' indrot,
El Boche, in beuglant, baragouine
Un discours minteux et idiot.

I prind à témoin tout l' villache
Qu' Douchy mérite un châtiment.
In va fusiller les otaches
Parc' qu'ils ont tiré sur l' z'Allemands.

In s'armet in route, in s' dépêche.
El *Vieux-Cauffour* est à deux pas.
In y arrête el trist cortèche
Cor in fac' des deux rangs d' soldats.

In plach nos gins quêqu's pas derrière
L' ligne d' cadavr's des dix premiers
Qui sont là, rétindus à tierre,
Leu tiêt' sous les bras arpliés.

Les treize homm's frissonnent d' surprise
In trouvant dins l' sang, d'avant leus yeux,
Les victim's du premier supplice.
Peut-on vir fait pus douloureux?

Tournés vers les gris casqu's-à-pointes
Formant p'loton d'exécution,
Les pus jonn's martyrs, les mains jointes,
Appell'nt leu mère et d'mand' pardon!

Près d'euss's, les pauv's vieillards in ruine
Veul'nt apaiser l' z'infants in pleurs.
Les pus forts découvr'nt leur poitrine
Pou qu' les Boch's les visent in plein cœur.

Au mitan dé c' ligne d' souffrance,
L' maire du villach', Monsieur SORRIAUX,
Lévante s' casquett', cri' l'innocence
Des habitants d' Douchy, bin haut!

In jett' des cris, in vers' des larmes.
Ch'est un tableau qui fait pitié.
Les fusilleurs abass'nt leus armes
Et mett'nt in jou' les cruchifiés...

Mais, soudain, l'officier l' z'arrête.
I fait déposer l'arme au pied;
Puis il avanche au long del crête
Et près des malheureux i s' met.

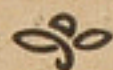
Aux infants qué l' peur aiguillonne,
L'officier boch' cri' : « Taisez-vous!
Vous êt's *grâciés*, on vous pardonne,
Mais n' recommencez plus, surtout!

« Partez dans l' village, au plus vite;
Allez dir' c' que vous avez vu;
Entrez dans chaqu' maison et dites
Qu' sur nous l' civil ne tir' plus.

« Annoncez partout la nouvelle
Et craignez le vainqueur puissant,
Ou, sinon, votr' commun' rebelle
Sera mise à feu et à sang! »

Ainsi finit cheul affreux drame
Où succombèr'nt dix innochints,
Et l' comédi' du Boche infâme
Qui martyrisa treize aut's gins.

A Douchy, à la fin de la guerre,
Vivott'nt incor les rescapés...
Et ch'est là, dins l' pétiot cim'tière,
Qu'in vot les tomb's des suppliciés.



LES MAITRES DEL CIVILISATION

A Manoël Gabisto.

Des gins, longtemps avant la guerre,
— Nous parlons d' gins « calés » surtout, —
Voulott'nt prouver qué, su la terre,
Les Alle'mands étot'nt maîtr's in tout.
Ch'étot vrai! In comprend l' d'allache
D'pus l' temps qu'in subit l'invasion.
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

In guerr', queu méthod'! Queu système!
L' premièr' troup', ch'est les fusilleurs.
Ch'est les incendiair's pou l' deuxième,
Et pou l' troisième' ch'est les voleurs.
In vot d'ichi tout l'avantache
D'eun parelle organisation.
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

Et queull' santé! Faut vir à table
Un All'mand minger viand' sans pain
El part ed' quatre homm's raisonnables,
Pindant qu' l'invahi crève d' faim.
El Boch', tempérant personnache,
Bot du cognac après l' bouillon.
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

Si l' z'All'mands sait'nt minger comm' quatre,
— Chos' qu'a pu constater chacun, —
In tout' justice ils aim'nt à s' battre
Autant qu' possible à quatr' contre un.
A beaucoup d' gins, beaucoup d' corache.
L' Boch' s'in vant' pour avoir raison.
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

Ils démont'nt tout dins nos usines;
Ils mettent d' l'ordr' dins tous les coins.
In Prusse ils invott'nt nos machines,
Les brav's cœurs! pour qu'cha n' s'inrouill' point.
Bin sûr, cha n'est point du pillache,
In a l' papier d' réquisition!
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

Ils ont couvert nos murs d'affiches,
Usé des berlines d' papin.
Y-est vrai qu' les frais, l' All'mand s'in fiche :
Il acat' tout in n' payant rien.
L' quart des affich's parl'nt fusillache;
Les aut's trois quarts parlent d' rançon.
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

I faut s' coucher avant les poules.
Nous somm's vrainmint d' z'infants gâtés.
A sept heur's, l' baïonnett' vous r'foule.
Dins vot' cahute in plein été .
Même étant sach' comme eune imache,
Chaqu' minute in risque el prison...
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

Malgré l' trist' momint, cha fait rire.
L' soir in s' parle au moyen d' papier.
In s'écrit chu qu'in dévrot s' dire,
L'un tout près d' l'autr'... Cha fait pouffer.
Les femm's, porté's pou l' bavardache,
Ont bientôt usé leu crayon.
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

Prindron-nous cheull' belle habitude
D' plier comm' du mol fil dé fer.
El Boch', restaplé d' servitude.
Vit dins c' régime. I-in est mêm' fier.
I rampe ou s' raidit d'avant l' panache;
I sait faire el crâne ou l' couïon...
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

Un Prussien boîtot avec peine.
In marche : i-avot mal au pied,
Un chef, à qu'vau, près d' li s'amène
Et l' tap' dé s' cravach' tant qu'i sait.
El Boch' tout d' suite arprind corache :
I n'y-a rien d't el pour r'vous r'mettr' d'aplomb!
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

Un Boche arringeot l' mécanique
D' sin auto in raqu' su l' quémin.
S'n officier, rageant, li instique
Un maîtr' cop d' pied dins l' bas des reins.
L' Boche', sans broncher, dépourre el plache
Qui salissot sin pantalon.
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

Un aut' chef trouve eun' sentinelle
In fac' d'eune affiche. I baillot...
L'officier li colle d' pus belle
Eun' gifle au premier numéro.
L' soldat, au garde-à-vous, bin sache,
N' boug' point tout non plus qu'eun' maison.
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

Ces chefs nomm'nt cha : ordre énergique.
Ch'est putôt malin pou des grands.
Ch't' ainsi qu'in écrasa l' Belgique
Comme in march'rot sur un infant.
L'exemple est vieux et hors d'usache,
Dur pou not' pauv' compréhinsion....
S'ils n' l'étott'nt point, ch's'rot bin dommache,
Les maîtr's del civilisation.

In vot par chu qu' nous vénons d' dire
Qu' les All'mands n' manqu' point d' qualités;
Mais, forch', puissanc', doiv'nt toudis nuire
Quand in n'a point d'humanité.
L' soif ed' gloire au prix d' l'esclavache
Pou les Boch's cha s'ra l' perdition.
Ils n' s'ront jamais, ch' n'est point dommache,
Les maîtr's del civilisation!

1915.

HOMMAGE AU TIOT LA FRITURE

*À Victor Dujardin, dit La Friture,
de Neuville-sur-Escaut, fusillé par
les Allemands à Douchy, le 25 octo-
bre 1914, à l'âge de 17 ans.*

Les Boch's meurtriers arriv'nt à l'improvisse,
Mettant Neuville d'ins eun' vilain' surprise.
Des pauv's soldats *gardes-voi'* sont cernés
Pa les enn'mis qu'in croyot éloignés.

Beaucoup s'écapp'nt des Prussiens v'nus in foule,
Mais d'autr's sont faits prisonniers d'ins l' débrouille.
Subtilisés, in les cueille aisémint
In plein rével, à quatre heur's au matin.

Ils n'ont qu'un vieux flingot pou leu définte.
Puis, un contr' mille, i sont forchés dé s'rinte.
Malgré qu' ces gins sont d' vieux territoriaux,
Les Boch's contre euss's s' conduisent in vrais bourriaux.

Ils pouss'nt des « Hoch! » pou leu gloir' si facile,
Et font trotter les captifs dins Neuville,
Au pas d' leus qu'vaux, exprès les fatigant,
Pour l' z'exhiber comme un trophé' vivant.

Un prisonnier, infiévré pa c' d'allache,
Démande à boire à des gins du villache.
Vite un jonne homm', qui s' trovot là tout près,
S'inqueurt li quère eun' chope au cabaret

Et pou l' donner au Français i s'élance...
Mais un uhlan l'impêche avec es' lance,
Culbute el bièr', blesse el bon galibot
Et veut l' saisir par el pan d' sin pal'tot.

Là d'sus l'infant, qu'in surnomm' *La Friture*,
Un biau frisé, courageus' créature,
S'écapp' du Boch' et fil' si vit' qu'i peut
R'quère eune aut' chop' qu'il offre au malheureux.

Mais su l' mêm' cop l' chef des Prussiens l'arrête,
Fait mettre el gosse inter les baïonnettes
In li disant : « On va te fusiller
Pour entretien avec un prisonnier ».

Puis, ruminant eune idée infernale,
Pou vir, sans dout', si l' Français est canalle,
L'officier boch' dit incor à l'infant :
« Tu peux sauver ta vie au même instant.

« Ce prisonnier qui te demande à boire
A mérité la mort, tu peux m'en croire.
Prends ce fusil et envoi' lui du plomb...
Et tu seras grâcié, j'en répons. »

L' gamin, d'emblé' fait simblant qu'il avoue.
I prind l' fusil et met l' Français in joue;
Mais, tournant s'n' arm' vers l'officier prussien,
I tir' su l' Boche et l'abat comme un tchien.

Pis l' tiot jonne homm' s'insauv' dins l' cour d'eun' cinse,
Les Boch's outrés l' rattrap'nt vit', comme in pinse.
Et *La Fritur'*, dévénu un héros,
Est infermé après êtr' roué d' cops.

Sans êtr' jugé par un conseil de guerre,
In a bin vit' fusillé l' brav' misère...
Au *Vieux-Cauffour*, à Douchy, sans faiblir,
La Fritur' meurt avec neuf aut's martyrs.

*
* *

Au *Vieux-Cauffour*, au mitan d'eun' culture,
Les dix corps morts sont laissés su l' verdure.
L'enn'mi cruel fait défins' d'y toucher;
L'sintinell' boche est là pou les garder.

Sous l' solel d'août et sous l' pleuv' qui les mouille,
Ces malheureux doiv'nt rester dins l' berdouille.
L' terreur all' règn' dins tous les alintours;
Les suppliciés dormiront là des jours.

Seul el cadavr' du vaillant *La Friture*
L' soir ed' sa mort i trouve es' sépulture,
Grâce à sin frèr', gaillard plein d' volinté,
Dont l' geste aussi mérit' bin d'êtr' cité.

Ch'est un mineur in plein' forchè, un rude homme,
Un *La Friture* li aussi qu'in surnomme,
Au bin Bébert, pou qu' cha n' fuch' point si long;
Car Philibert Dujardin, ch'est sin nom.

Donc, not' Bébert apprend par un d' ses proches
Qu' sin frèr' Victor est mort victim' des Boches.
L'homme', tout in larm's, comme un tigre i bondit
Et veut d'aller r'quèr sin frère à Douchy.

Les Boch's impêch' les gins d' quitter Neuville.
Malgré ces ordr's Bébert, in espadrilles,
Pa les voyett's s'in va in aguittant
Pou n' point s' fourrer dins l' ribambell' d'All'mands.

Tout plein d'horreur, l' civil n' boug' point dé s' cave;
Mais à Douchy arriv' quand même el brave.
El *Vieux-Couffour* indrot presque désert,
Est à cent mètr's dûss' qu'i s'arrêt' Bébert.

Pas lon d' li, seul, un Prussien sentinelle,
Raid' comme eun' planque, est inter somme et velle.
Bébert, armé d'un gros manche d' fourqué,
Assomme el Boch' d'un cop bin appliqué.

Pis i s'avanche au *Cauffour*, l'âme émue.
Les dix victim's sont là grand-rétindues.
Couqués in lign', kaïu's tertous du d'avant,
L' figure à tierre espité' pa leu sang.

L'homme, accablé d' douleur et d'épouvante,
Seul, au grand jour, d'avant eun' tristess' si grante,
R'vett' les martyrs d'un r'gard mouillé d' pitié...
Ch'est s'court prièr' pou tous ces cruchifiés.

Pis, s' raidissant, il artrouv' sin corache.
I prind sin frèr' dont i n' vot point l' visache,
Mais qu'i r'connot à l' bell' friseur' des ch'veux,
Et, frémissant, i s' querqu' du pauv' tiot fieu.

Lé v'là parti, sin frèr' su les épaules :
A travers camps i continu' s' biau rôle,
Avec mill' rus's, afin dé n' point êtr' vu
D' l'enn'mi méchant dins l' pays répandu.

Et ch'est ainsi qu'il arrive au cim'tière
Dûss' qué l' curé interr' sin vaillant frère,
L'infant héros qui s'a conduit si bin,
L' tiot *La Fritur'*, l' brav' Victor Dujardin.



J'ai visité, pou ch' l'histoir' véridique,
Tout l' parinté du gamin héroïque.
Ch'est d' z'ouverriers ed' Neuwill'-sur-Escaut :
Ces Dujardin sont des gins comme i faut.

L' pauv' mère est morte ed' chagrin pou sin gosse.
Près d' sin Victor au cim'tière alle erposse.
L' douleur a tué cheull' bonn' femme avant s' temps,
Après avoir él've ses dix infants.

L' père à Neuville est ouvrier d' culture,
Ch' t'un vieux brave homme, el vieux pèr' *La Friture*.
I-a trimé dur, il avot mérité.
Pus douch' vieillesse, après tant d' volinté.

Deux aut's garchons sont morts aussi d' la guerre,
Tués d'avant l'enn'mi comm' Victor leu jonn' frère.
Ces homm's, avant l' départ au régimint,
Ont fréquenté d' patriotiqu's group'mints.

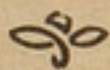
Bébert, voulant passer s' rag' su les Boches,
A ces bandits i-a collé des taloches.
I-a traversé brav'mint les rangs enn'mis :
Au front il a vingé s' frère et s' pays.

Arrivé juste au momint des pus graves,
Il est allé s' mêler à tous nos braves.
I s'a battu d'abord comm' simpl' soldat,
Gagnant viv'mint la Croix d' guerre au combat.

Il est dév'nu sergent des j'teux d' grenades.
Insuite il est incor monté in grade,
Décoré d' l'*Ordr' du Mérit'* des Anglais,
Il est rintré adjudant, à la paix.

Sin frèr' Victor avot s'mé l' bon eximpe
In faisant vir aux Boch's, d'eun' manières simple,
Qu'un jonn' Français, à l' barb' d'un chef prussien,
Dévient héros et non point assazin.

L' z'actions d'éclats qu'ont accompli's in France
Nos chers Poilus, fourmill'nt in abondance.
In dot citer les glorieux faits connus :
L' tiot *La Friture* est dign' des grands Poilus.



LES INSENSÉS

A G. Finez.

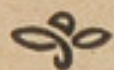
Ces vieux Prussiens gros comm' des tonnes,
Ces nez à poils, ces tards-vénus,
Fiers comme el bédeau qui bédonne,
D'être à la guerre ils n' sé sint'nt pus.

Au r'tour d'exercice ils intonnent
L'air qué Guillaum' lieu z'a pondu,
Et plant'nt des fleurs et des couronnes
A leu fusil, ces « m'as-tu-vu ».

Ils annonc'nt leus succès baroques.
A nos églis's ils sonn'nt les cloques;
Pour el fauss' gloriole i sont forts.

Sonnez les cloqu's, idiots pépères,
Et portez vos fleurs aux cim'tières
Pou ceux qui d' vos foli's sont morts.

1915.



BONHEUR D'INFANT

*À la mémoire de Corneille Theunissen,
grand talent et noble cœur.*

Quand Denain étot à l' dérouté,
L' nuit du vingt-quatre au vingt-cinq août;
Qu'effrayés in s' sauvot tertoutes,
N'import' commint et n'importe où,

Un gamin, d'habitud' tranquille,
N' prétindot point suivr' ses parints.
I quitt'rot pou toudis s' famille
S'i n' peuvot pas emm'ner s' lapin.

I l'avot él've à l' cuillère;
Ch'étot, c' lapin, s' meilleur ami...
Ah! oui, in pouvot tout li faire :
I n' partirot jamais sans li!

S' mèt' li disot dins eun' caresse :
« Viens m' tiot bébé, viens m' tiot Jésus!
V'là les Prussiens, nous somm's à l' presse ».
L'infant restot là, résolu.

Infin, pusqu'i faut faire à s' tiête
Et qu'in sint arriver l' z'All'mands,
In sort el lapin d' l'étaulette :
In l' broutt'ra dins l' voiture d'infant.

L' famille all' sin va silencieuse,
Laissant l' demeure à l'abandon.
Avant d' tourner l' grand' route poudreuse,
Ils dit'nt à r'voir à leur maison.

Avec d'aut's malheureux d' leu sorte,
Ils s'ach'minent dins l' nuit sans vir clair.
Drot d'avant euss's, l' destin les importe
Dûss' les Belg's sont passés hier.

D'arbiner i n'ont point l'invie.
D'ailleurs des hauteurs ils ont vu
Briller des lueurs d'incendie,
Et pis l' canon tonn' tant et pus.

El gamin pousse el tiot' voiture
Avec el lapin su l' coussin.
Il n' dit point qué l' bésonne est dure :
Un roi i n' s'rot pas sin cousin.

D' craint' qué l' tiot poussette all' cahote,
Del route i choisit l' bon indrot.
I baisse, il arliève el capote,
Pou protéger l' lapin du frod.

Quand s'amoute eun' clarté d' la Belle,
I cueill' del verdur' au hasard.
L' lapin, dins l'hierbe i s' rimmonchelle,
Et prind des airs ed' gros richard.

L'infant s' fatigue, el rout' s'allonche,
I sint ses pétiot's gamb's fonflir.
Tout d' même il a peur qu'il arnonche...
L' pod del voitur' sann' s'alourdir.

Infin, au p'tit jour, sur eun' frête,
Nos voyageurs s'arrêt'nt un peu.
In va s'assir eun' tiot' millette
A ch't' heur' qu'in est lon des cops d' feu.

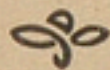
Pindant qu'in d'vise ed' l'affreus' guerre
Et des larm's qu'all' fait d'jà couler,
L' gamin, avec les soins d'eun' mère,
A s' lapin va douch'mint veiller.

Mais, soudain, l' brave infant sursaute
Et s' met à rir' tout sin pus fort,
D' contint'mint i danse, i gigote,
Comm' s'i v'not d' trouver un trésor.

Les parints, qué cheull' scène étonne,
Tout émus, vont vir el tableau.
El lapin i-avot fait ses jonnes :
Y-in avot huit cari-mancheau!

« Vettiez, aman, queulle avinture,
S'écrit l' tiot gamin comme un sourd...
Il y-a neuf lapins dins m' voiture :
Cha n' m'étonn' pus qu' ch'étot si lourd! »

Octobre 1914.



LES PREMIERS PRISONNIERS FRANÇAIS

Pour Paul Ritte.

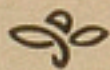
Oh! les deux biaux roug's fantassins,
Narguant l'enn'mi, l' figure alerte,
Prisonniers d' des milliers d' Prussiens
Qui les m'not'nt sans doute à leu perte.

Les Boch's avott'nt surpris ces gins
Sintinell's dins eun' much' déserte,
Succès comme ils n' d'ont eu souvint
In infonçant des port's ouvertes.

La guerre étot à ses débuts...
Oh! qu'est c' qu'ils sont bin dévénus,
Les pauv's, parmi ces brut's grouillantes?

In rêv', toudis in les r'verra
Comme, au mitan d'eun' binde d' rats,
Deux fleurs aux couleurs éclatantes.

29 Août 1914.



CONTRASTE

À ma chère fille Naïs.

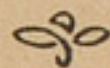
In est à l' bell' saison. Su les cultur's nouvelles,
El leumièr' du solel éclate in plein' pur'té.
Les gardins, l' z'avétis pouss'tent comm' des mervelles :
Y-a longtemps qu'in a eu si biau qu' minch'mint d'été.

El tierr' couverte d' fleurs, el ciel plein d'hirondelles,
Nous dit'nt qu'i fait bon d' vivr', qu' ch' est l' loi d' l'humanité.
Hélas! nous somm's in guerr'! Tout près in s' tu' d' pus belle.
D'puis l' matin l' canon tonn' sans avoir arrêté.

Dins m' jardin, sur un banc, où tristémint j' m'arposse,
J' pinse à ces boul'vers'mints, aux gins qui in sont cause,
Monstr's qui dis'nt croire in Dieu et s' conduit'nt in bourriaux.

Pindant qué j' rêv' qué l' mond' peut vivr' pus raisonnable,
M' fillette su l' gazon esqueut l' tapis del table,
Et donn' des miettes d' pain aux tiots jonnes d' pierrots.

Juin 1915.



LOYAUTÉ ALLEMANDE

A Maurice Ruffin.

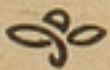
Les Prussiens à l' conciench' coquine
Ont mis in grande installation
Des hôpitaux dins deux usines
Pou leus blessés vénant du front.

Puis, dins ces deux usin's voisines,
Y-ont plaché l' dépôt d' munitions,
Et fait fonctionner les machines
Pou l' réparation d' leus canons.

Ainsi la Croix-Roug' (comm' ch'est crâne!)
L' z'eximpt'ra d' bomb' d'aéroplane.
L' Français n'arot point trouvé cha!

El drapeau des blessés abrite
Canons, obus et dynamite...
Tout' l'honnêt'té du Boche est là.

Octobre 1917.





Goussier

Meuniers d'occasion.

MEUNIER D'OCCASION

A Alphonse Terroir.

A l' breunett', pindant la guerre,
 Tout in s' muchant des Prussiens,
 Quand all' peut, l' famille intièrre
 Tourne el blé pou fair' du pain.
 C' bésonn', cha n'est point l' meilleure;
 Car, pou moudre eun' jatte ed' blé,
 Faut l' tourner pindant des heures
 Dins sin moulin à café.

Ron ron ron, tourn', moulin,
 L' bon grain f'ra del bonn' farine
 Nous arons des blanqu's tartines
 Pou n' point mingier l' pain d' Prussien.

Risque d' nous mettre in famine,
Les All'mands, les sal's vautours,
Ont volé tout's les farines
Des meuniers des alintours.
Et comme i faut bin qu'in minche,
Ils veul'nt nous vindre hors dé prix
Du pain noir comm' leu conscienche
Et qui sint tout l' vert-dé-gris.

Ron ron ron, tourn', moulin,
L' bon grain f'ra del bonn' farine.
Nous arons des blanqu's tartines
Pou n' point minger l' pain d' Prussien.

Ceux qu' par veine et prévoyance
Ont un p'tiot peu d' blé d' muché,
Ils peuv'nt in moudr' si, par chance,
Les Boch's n' l'ont pas déniché.
Quand l'infant minge, in s' méfie :
C' pain blanc, l' gendarm' li vol'rot,
Comm' s'i rassaqu'rot l' béquie
Du biec d'un jonne ed' pierrot.

Ron ron ron, tourn'. moulin,
L' bon grain f'ra del bonn' farine.
Nous arons des blanqu's tartines
Pou n' point minger l' pain d' Prussien.

Ch'est curieux d' vir, à l' soirée,
Voisins, voisin's réunis...
Les femm's ont l' perruqu' poudrée
D' farin' qui vol' du tamis.
Les moulins tourne d' pus belle,
Et l' z'infants, mêm' les marmots,
Fait'nt manœuvrer l' manivelle
D'un moulin au poivr' tout p'tiot.

Ron ron ron, tourn', moulin,
L' bon grain f'ra del bonn' farine.
Nous arons des blanqu's tartines
Pou n' point mingier l' pain d' Prussien.

Déhors l' canon buqu' sans m'sure,
A chaqu' soiré ch'est l' même jeu,
In parl' des pauv's créatures
Qui, là-vot, combatt'nt au feu.
Et l'in song', l'âm' presque heureuse,
In r'vettiant tourner les grains,
Qué l' moulin d' nos mitrailleuses
Chass'ra bintôt les Prussiens.

Ron ron ron, tourn', moulin,
L' bon grain f'ra del bonn' farine.
Nous arons des blanqu's tartines
Pou n' point mingier l' pain d' Prussien.

Mars 1915.

L' PIGEON INFIRME

Pour André Renard.

Les All'mands, inrostés d' colère,
Après avoir, au qu'minch'mint d' guerre,
Fusillé d'honnêtes citoyens
Qui-étott'nt in n' peut pus innochints,

Ils s'in sont pris aux pauvers biêtes...
L'odeur du sang lieu tournant l' tiête,
Y-ont égorgé, dins leus fureurs,
Nos vaillants pigeons voyageurs.

Ces mourdreux n'ont sûr'mint pas d'âme;
Car ils ont aussi, ces infâmes,
Pour êtr' certains dé n' point s' tromper,
Massacré les pigeons ramiers.

Nos gracieux pigeons domestiques,
Osiaux aux idé's pacifiques,
Ont ainsi répandu leu sang,
L' mêm' qué l' civil non combattant.

In a vu l'écœurant' tu'rie
Sur el grand' plache ed' la mairie.
Fallot m'ner là, sous peine ed' mort,
Des biêt's valant leu pésant d'or.

Et pour l'éviter, rien à frire...
Qu'in in jug' par chu qui va suivre,
D'un chagrin qui est arrivé
Pour un pigeon non déclaré.

L' comarat' Charlot, l' bonté même,
Qui possède el meilleur' des femmes,
Et deux fill's, deux charmant's infants,
Avot un pigeon étonnant.

C' coulon, douch' comme eun' tourterelle,
Toudis n'avot ouvert ses ailes
Qu' pour aller d' ses maîtr's à s' perchoir
Faire eun' caresse, ou l'archévoir.

In trouv'ra qu' j'exagèr' peut-être?
I-étot aimabl' comm' sin bon maître.
Dins c' maison in l'avot r'cueilli
Quand i s'étot perdu, tout p'tit...

Pigeon chétif, in n' pinsot guère
Qu'in arot su l'él'ver sans mère.
I-étot toudis au coin du feu,
Garlottant comme un vieux frileux.

Infin, — forche d' soins et d' tindresse, —
Après eun' fort langu'reus' jeunesse,
I-étot dév'nu si biau pigeon
Qu'in in étot fier dins l' maison.

Mais chu qu'y-avot d' pus dommache,
Ch'est qu' malgré sin si biau pleumache,
Il n'a jamais eu d' pus haut vol
Qu' deux ou trois mè't's au d'sus du sol.

In l'app'lot Mémé. Cheull' bonn' biête,
Adoré' par les deux fillettes,
Méritot d'ètr' l'infant gâté,
Car sitôt qu'all's criott'nt : « Mémé »,

L' pigeon arrivot cor pus vite
S' poser sur l'épaul' del pétite,
Pis vers el grante i-allongeot s' cou :
Un tableau ravissant comm' tout.

Il avot mill' façons gentilles
D'amuser in tout temps l' famille;
Et quand in r'chévot un ami,
L' pigeon v'not su s'n'épaule aussi.

Hélas! l'armée all'mande arrive...
V'là l' bell' vi' d' Mémé copé' vive.
In annonc', su les murs dé D'nain.
L' massacr' des pigeons innochints.

Charlot s'occup' peu d' l'affichache
Qui parl' prison et fusillache.
I n' dot courir aucun danger,
Pusqué s' pigeon n' sait pas voler.

Mémé non plus n' s'in occup' guère.
Bin heureux, il ignor' la guerre.
I n' sort jamais, n' connot point l' sort
D' ses malheureux compagnons morts.

In n' parlot pus d' l'affich' méchante
Quand un lieut'nant d' l'armée all'mante
Vient loger à l' maison Charlot.
Mémé su l' Boche i s' pos' bintôt.

L'officier hautain n' trouv' point drôle
D'avoir el pigeon su s' n'épaule.
Mais, tout d' même i n'in disot rien :
Il étot chez des si bonn's gins!

L' bon Charlot s' croyot bin sans r'proche
Et n'avot point d' défianc' du Boche,
Quand, un jour, l'infernal lieut'nant
Archot l' visit' dé s' commandant.

C't' homm' s'assit à pein' sur eun' chaise
Qué Mémé vient s' poser à l'aise
Sur el manchett' du supérieur
Qui l' caresse in riant d' bon cœur.

L' gros chef parti, l' lieut'nant dispute,
I crie et hurl' comme eun' vrai' brute,
A caus' qué l' commandant l'a vu
Tolérer l' pigeon défendu...

Et quand il a fini s' vacarme,
I-a l' toupet d' fair' v'nir un gendarme
Qui prind l' pigeon, pis, subito,
L' mène à l' *commandantur'* tout drot,

Et là, l'affaire est bintôt claire!
Par dévant un conseil ed' guerre
L' femm' Charlot all' sé vot juger
Parc' qué Mémé n' s'a point fait tuer.

L' femm' Charlot, eun' fort joli' dame,
Honnêt'mint déluré', réclame
Et soutient subtil'mint ses droits.
Les jug's, honteux, n' sait'nt pus trop quoi.

Mais, pour équilibrer l' bascule,
Intre l' sérieux et l' ridicule,
L' tribunal injust' punira...
D'ailleurs i n'est fauqu' là pou cha.

L' président lit tout haut l' sentence :
Vu les cas, vu les circonstances
In condemn' cheull' malheureus' gins
A quatr'-cent marks d'amind' seul'mint.

« Quoi? qu'all' s'écri' l' femme innochie,
Mi, payer quat'-cent marcks d'aminte
Qu'i fait si pauvre à not' maison?
Ié n' peux point payer, j' f'rai l' prison....

Quant à m' pigeon, j' vous in supplie
A Mémé laissez-li la viel »
Et, sérieux'mint, m'sieur l' président
Fini c' bell' séanc' in disant :

« Madam', que votre inquiétud' cesse,
En All'magn', dans un' forteresse,
Votr' pigeon sera déporté :
Il y sera très bien traité. »

Ces faits sont vrais, d'honneur j' l'affirme!
L' fort'ress' pour un pigeon infirme,
In jug' qué, — comm' condamnation, —
Cha dépass' l'imagination!

C't' histoire est eun petite affaire
Tout près des grands malheurs del guerre
Mais l'esprit boch' s' vot là tout nu :
Mémé n'est jamais arvénu.

(Authentique).

TABLEAU D' GUERRE

A Léon Delmotte.

L' vieillard marche in poussant s' brouette
 Pleine ed carott's t' qu'à tout in haut,
 I long' les tierr's par eun' voyette.
 L' quémin est mol, il a du mau.

Mais s' figur' n' marque aucunn' révolte.
 Mêm' dins s' misère i-est souriant;
 Car, chos' rare, es' précieux' récolte
 N'est point volé' par les All'mands.

In busiant à s' chanc', l'homme i broutte
 Et s' déraqu' du breucq tant qu'i sait,
 Quand, avant d' catourner l' grand' route,
 I pass' des prisonniers Anglais.

Ces victimes d' l'All'magn' cruelle,
Panche à vute et *la galle aux dints*,
Sont m'nés comme eun' bind' criminelle
Par des laids gard's-chiourm's prussiens.

A l' vu' des superb's carott's rouches
Dins l' brouette espitant leu jus,
Les bons Anglais ont liau à l' bouche :
Faim et soif les tiraill'nt cor pus.

Deux d' ces pauv's à l' figur' chireuse,
N' pouvant pus s' ténir, affamés,
Su l' brouette ed' carott's juteuses
S' lanc'nt soudain comm' deux rescapés.

Vit' leus dints intam'nt eun' carotte.
L'homme à l'brouett', fier comme un dieu,
Veut lieu z'in offrir toute eun' botte
Pou rassasier ces malheureux.

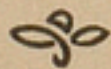
Mais, sitôt, les All'mands atroces
S' jett'nt su ces gins à motié morts,
Et, hurlant comm' des biêt's féroces,
S' mett'nt à les battr' tout leu pus fort.

Les bandits, à grands cops d' leus croches,
Randoull'nt les deux soldats anglais.
Emu d'eun' tell' lâch'té des Boches,
L' vieux brave homme à chaud's larm's i brait.

Et les Prussiens tap'nt et ratapent,
Continuant l'écœurant martyr'
Jusqu'à c' qué les deux pauvres diapes
Dins l' rucheau vienn'nt à s' révernir.

Parell's horreurs, pindant la guerre,
Hélas! s' sont arnouv'lé's souvint.
L' broutteux qui vient d' voir cheull' misère
S'in va in s' disant tristémint :

« Peut-êtr' parc' qué jé n' sais point lire,
Jé n' comprind pas l' système all'mand;
Mais, foi d' pauvre homm', pour un impire
Jé n' voudros point in faire autant! »



FRAUDEUSE

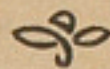
À Paul Theunissen.

L'femm', trannant d' peur, travers' les camps,
Evitant les qu'mins, les voyettes.
All' s'arrêt' court, l'air hésitant,
Quand les avoin's branl'nt leus sonnettes.

Soudain all' sé muche, in s' baissant
Dins les épis d' soile, à croupette;
Car alle a vu, là, pus avant,
Un gendarm' prussien qui ravette.

L' Boch' s'éloigne, el visach' bourru,
In vot glicher s'n' ombrag' pointu.
L'femm' tranne incor, sin cœur i floche.

Car — grand' coupable — alle a fraudé
In acatant plein s' poche d' blé
Pou faire un pain blanc à s' tiot mioche.

Juillet 1916.

HUMANITÉ !

*A Mesdames Dumont et Ledin,
A ma chère fille Denise.*

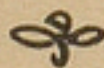
Aux Forg's dé D'nain, où les Boch's arbitraires
Vol'nt les machin's pou nous anéantir,
In fait ouvrer d' nombreux prisonniers d' guerre,
In plein hiver, sans presque les norrir.

Mais des civils, Français humanitaires,
Par les barriaux isolant les martyrs,
Pass'nt in much'-muche à ces pauv' militaires
Des vivr's tout cauds hapés avec plaisir.

Pindant qué l' Boche au coin d'un feu ronfelle,
In ming' brûlant l' riz funquant del gamelle
Vit' pou fair' plache à d'aut's frèr's affamés.

Et, — biau tableau! — dins c' trist' momint d' famine,
D' z'infants aussi apport'nt leus noir's tartines
Et d' leus grêl's mains les offr'nt aux prisonniers.

1917.



TATAVE

A Mademoiselle Ayelle Jeannenot.

Quand s' père est parti pou l' guerre,
C' mioche étot cor aux maillots.
I n' connot point cor sin père,
El tiot Tatav' du Plat-Dos...

Ch't' un infant un peu tillache,
Un biau blond aux ch'veux bouclés.
L' malic' rayonn' dins s' visache :
In l'aim' tell'mint i-est futé.

I-est minap' comm' beaucoup d' monne,
Car tout s'use ed' puis trois ans,
S' mèt' li-a taillé eun' marronne
Dins eun' viell' capote à pans.

S' quémis', qui s'in va à l' loque,
Est fait' d'eun' toïl' d'oreiller.
Là-d'sus s' chév'lure all' berloque :
Ch'est d'un mignon à croquer.

J' sus comarate à c' bon gosse;
Et m' pus grand' satisfaction,
Ch'est d' li d'viser un p'tit cosse
Quand jé l' rincontr' dins l' coron.

« Bonour, Tatave, et l'école?
T'vas bintôt y qu' mincher, hein?
— Z' peux point y-aller, répond l' drôle,
Les Boch's i-ont mis leus d'vaux d'dins!

— Combien qu' t'as d'ans, tiot Tatave?
— M' maman all' dit t'z'ai tatre ans,
— Té n'as fauq' quatre ans, min brave?
Pour t'n' âge t'es jolimint grand!

— M' papa ti-est soldat d' la France :
Il est bin tor pus drand t'mi.
Aux Boch's i va fiche eun' danse.
Ch'est maman qu'all' mé l'a dit.

— Té voudros bin l' vir, tin père?

— Eh!... Zé l' ravett' tous les zours
Sur eune imaz'. Mi, pi m' mère,
Nous l'imbrassons chacun s' tour!

— J' vos qu' t'aim' bin tin pèr', t'es sache.
Seul'mint, si t' l'imbrass' comm' cha,
Té vas user tout l'imache...
T' n'aras bintôt pus d' papa.

— Tant pir' pou l' *portrait-draphie*.
M' père i va r'vénir ed'main.
Ainsi z'arai pou la vie
Un papa à tout vramint!

— Oui, cha va finir, la guerre...
Les Prussiens vont décamper.
Mais... c' papa qui t'a si quière,
Qu'est-c' qu'i va bin t' rapporter? ?

— I va m' rapporter des boules,
Un clairon et un drapeau,
Eun' voiture avec des roules,
Et pis tor un biau p'tit d'vau.

— Té dis des boul's, pétit diale,
 Qué t' papa i t' rapport'ra,
 Peut-êtr' té veux dir' des balles
 Où des grenades d' soldat?

— Non, des boul's, des zonn's, des rouches...
 In in vot point par ichi,
 Ch'est bon pou chucher dins s' bouche :
 Ch'est m' maman qu'all' mé l'a dit.

— Ah! j'ai compris, m' pauvè tiot mioche,
 Té veux parler d'des bonbons!
 Oui, t'in aras plein tes poches...
 Mais, dis-min un peu... m' garchon,

« Et ces bonn's juteuss's affaires
 Qui poussott'nt dins tin jardin?
 T' min avos promis eun' paire;
 Mais jé n' vos arriver rien.

— Ah! oui... mes *frandois's* si belles!
 Les Boch's sont v'nus les voler.
 I-ont pris aussi mes grusielles.
 Em' maman alle a pleuré.

— Hein! Queu malheur! C' rac' pillarte
N' nous laiss' rien, mêm' pou les p'tiots!
Bah! t' maman t' f'ra p't' êtr' del tarte.
N' d'as-tu point mingé quéqu' fos?

— Zé n' d'ai minzé eun' millette
Eun' fos chez m' tousin Panchu;
Ch'étot bon! Y-avot des blettes
Et del poussière chucré d'sus.

« Pi té sais...? près d' tant' Marie,
Y-a longtemps, longtemps, longtemps,
Duss' qui y-a eun pâtiss'rie,
Ch'tot l' boutique à tart's d'infant.

« Tand in tot sache, el diminche
Les damins avott'nt toudis,
Pour un sou, eun' tart' qu'in minche.
Ch'est m' maman qu'all' mé l'a dit.

« Mais pour atater c' bon vivre,
Fallot point des sous d' papier.
Fallot des sous ronds in tuivre,
Tomme m' drand frère m'a montrés.

— C' tart' qui t' fait si bin sourire,
T' pèr' t'in rapport'ra bintôt.
In attendant, veux-tu m' dire
Chu ch'est qu' du cuivr', brav' pétiot?

— Zé l' sais bin, va, tomarate :
Em' maman all' mé l'a dit...
L' tuivr' cha s' much' dins les salates
Tand les zendarm's sont par-chi!

— Chut! Tatav'! n' dis à personne.
Qué t'as du cuivre à t' maison,
Ou l' Prussien, qui nous espionne,
Inferm'rot t' mère in prison.

— Oui, les Boch's sont in tolère :
I sont tertous des méchants.
A Douchy i-ont m'né m' drand frère,
Un drand frère ed' tatorze ans.

« Pou les Boch's faut t'il travaille.
Et pis ch'est lon, t' sais, Douchy.
Ch'est défendu qu'in y aille :
Em' maman all' mé l'a dit.

— I-ont imm'né t' frère, les sal's bêtes!
A Douchy? Ch'est lon? j' cros bin!
Y-a au moins trois kilomètes :
Pou y-allèr faut prindre el train.

— L' train, ch'est défendu del printe,
L' train, ch'nest fau qu' pour les soldats.
Mais m' drand frère, i vont mé l'rinte :
Il ira l' quèr, min papa!

— Pauvre infant! Pauv' tiot misère,
Si jonne et déjà martyr.
Oui, i va r'vénir, tin père...
Tes souffranc's i vont finir.

Si l'in donn' s'lon tes mérites,
S'lon c' qué t'as si tôt souffert,
L' destin t' procur'ra bin vite
L' paradis après l'infer.

D'un grand cœur, va, j' té souhaite
Plein *d'affair's* pou t'amuser.
Dé t' père eun' baise à bouquette.
Des frambois's plein l' *frandoisier*!

Septembre 1917.



Départ d'Allemands pour le front.

SCÈNE D'DÉPART D'ALLEMANDS POU L' FRONT

A Max Décrouez.

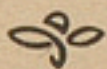
Ch'est l' mois d' mai. I-est minuit. Au gardin, l' nué feuillache
Tranne à pein' dins l'air douch' d'un magnifiqu' printemps.
L' canon tonn' sur Arras, et, comme in plein orache,
L' z'éclairs d'un combat d' nuit luitt'nt au ciel chaque instant.

Su l' grand' route, in intind les Prussiens au passache.
Ils s'in vont vers el front, avant l' jour, in cantant.
Ch'est comme un chant d'églis' qui flott' dins l' voisinache.
Cha n'est point sans biauté, ces airs guerriers. Pourtant,

L' Boch' sortant dé m' maison, au départ, n' fait qué d' braire.
I s' laminte in disant : « Nicht gut! malheur la guerre! »
D' frousse, in m' quittant, ses larm's acruïss'nt ses gros yeux.

Ployant sous s' *sac-au-dos*, il est querqué d' la sorte
Qu'i s'courbine d' côté pou li passer pa l' porte,
Et s'éloign' tristémint du pas pésant des bœufs...

Mai 1917.



VERTUS ALLEMANDES
AU PAYS OCCUPÉ*A Jean Ott.*

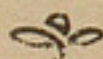
Eun' discipline outré' peut rindr' l'homme hypocrite.
Nous véyons l' soldat boch' qu'eun' dur' loi veut mater,
Fair', des vivr's militair's, un commerc' sans limite,
Pindant qu' sin comarat' n'a presque rien à mier.

Journell'mint d' z'officiers, décorés du *Mérite*,
In des ripaill's rimplitt'nt leu gross' panche à squetter,
Tandis qu' dins l' ru', leus homm's affamés s' précipitent
Su les voitures d' pain et vol'nt pou boulotter.

Un Boch', d'avant s' supérieur, s' soumet comme un caniche.
Mais si l' chef tourne el dos, l'aut' grossièr'mint li fiche
Un gest' si crapuleux qu'in n' peut point dire el nom.

Et ch'n' est point rare ed' vir l'All'mand r'nommé si sache
Insulter, d'avant l' Français, l' kaiser et tout s' d'allache
In f'sant dinguer s' croix d' fier eddins l' bac au carbon!

1917.



V'LA LES FRANÇAIS !

(PICARDILLE)

Pour l'ami Alexandre Cuvelier.

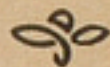
Nous avons vu les brav's Poilus
Aujord'hui. Au cœur cha nous touche.
Invahis, nous n'avott's point vu
Tout d'puis tros ans des képis rouches.

Ch'étoit des prisonniers français,
Oh! les biaux fieux! queull' belle allure!
Queu des yeux francs dins d' bell's figures
Près des gris Boch's qui sont si laids!

In un clin d'œil in les chérit.
In les imbrasse, in les transporte...
In les bourre d' vivres d' tout's sortes,
Aux yeux des Prussiens ahuris.

Les Boch's ont tiré su l' fournée
D' civils, pis i nous ont battus...
Mais tout d' mêm'! queull' riant' journée!
Nous avons vu les brav's Poilus...

7 Mai 1917.



FRATERNITÉ

*À ma chère fille Hélène,
en souvenir de son emprisonnement.*

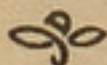
Pou les pauv's prisonniers, l'existence étot dure
Sous l' régime infernal des sal's Prussiens d' malheur!
Nous l' z'avons vu souffrir, ces minap's créatures...
In n' peut point y pinser sans eun' souffrance au cœur.

A ces homm's mambournés par la faim et l' torture,
In arrivot parfos à glicher eun' douceur.
Nous partageott's in frèr's not' trop peu d' norriture;
Mais l' Boche nous impéchet d'abréger la douleur.

L' gendarm', gavé t' qu'à l' gorg' du produit d' ses rapines,
Infermot in prison ch'ti qui donnot s' tartine
Au malheureux captif accablé, morant d' faim...

Les gins emprisonnés pou l' mêm' fait, cha pullule :
Et m' fille aînée aussi fut fourrée in cellule
Pour avoir aux Anglais donné sin morciau d' pain.

Avril 1918.



LES VANDALES

Pour Henri Gauquié.

Ed' Villars el belle estatue,
Qui s' derchot sur eun' plach' dé D'nain,
Les barbar's d'All'mands l'ont fondue
Pou forger l'obus inhumain.

Ch' l'ancien Poilu lieu troublot l' vue;
Car i moutrot, dé s' vaillant' main,
Nos armé's qui, infin, sont v'nues
R'fouler les Boch's, pas tout douch'mint.

In brisant ch' l'estatu' les Boches
Riott'nt bêt'mint d' leus laid's caboches.
Mais ach't' heur', vaincus ces coquins,

Quand la France va lieu faire armette
L' vainqueur Villars r'lévant s' bell' tiête,
Ils riront cor, mais des gros dints!



L' PAIN D' PRUSSIEN IN 1915

Pour André Jurénil.

Les barbares d' Prussiens
Les brigands, les coquins,
In pillards d'origine
Ont volé nos farines,
Pou nous vindre hors dé prix
Du pain cope-appétit...
Dé c' pain, un bon chimisse
In a fait l'analyse.

I-a trouvé,
Au lieu d' blé,
Un peu d' soile,
D' z'arnitoiles,
Des naviaux,
Du tourtiau,
Moll' mélasse,
Rouss' fillasse,
Paille et son,
Noir savon,

Des sciures,
D' z'épluchures,
Du papin
D' grain' dé lin,
Del bett'rave,
Du chou rave,
Du pathiau
D' marissiaux....

Ah! queull' berdouille!
Queull' ratatouille!
Et les Boch's dis'nt sérieux'mint
Qu' sans euss's in mourrot d' faim!

L' croûte est dur' comm' du cuir,
Noir' comm' del piau d' kroumir.
Dé c' mi' d' pain, sans imblave,
In peut ciminter s' cave.
Sur un pot d' poël' findu,
Pour êtr' sûr qu'i n' cass' pus,
In a mis dé c' pâ't molle
Pus jamais cha n' s' décolle!

In fait bin
D'cheull' mi' d' pain
Des chindrées
Bitumées,

Des boulets,
Des pavés,
Cul d' barrette,
Talonnette,
Clos d' chabots,
Louche à pot,
Bas d' carpinte,
Casque à pointe,
Piau d' chagrin,
Biscayen,
Des bon-n-hommes,
L' tiêt' Guillaume,
Mort-aux-rats,
Qu'coetéra...

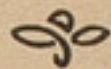
Ah! queull' berdouille!
Queull ratatouille!
Et les Boch's dis'nt sérieux'mint
Qu' sans euss's in mourrot d' faim!

C' pain noir, lourd comm' du plomb,
Pou l' santé n'a rien d' bon...
L' peupl' qui l' ming' sans invie
S' trouv' tout's les maladies.
I souffrot tant déjà
Qu'i-in met cor pu qui n'd'a.
Chaque instant, sans médire,
Partout in intind dire :
« Jé n 'ming' pus!

J' sus foutu!
J'ai des crampes
Su l' bass' campe,
L' dévoi'mint,
D' l'écauff'mint,
L' fièvr' moqueusse,
L' coliqu' bleusse....
J'ai l' foi' gras,
L' choléra,
Les poquettes
Et l' ramette.
Ej' rindros
L' maîtr' boyau!
J' pass' tout oute :
J'ai la goutte,
L' feu dins l' corps,
Ej' sus mort! »

Ah! queull' berdouille!
Queull' ratatouille!
Et les Boch's dis'nt sérieux'mint
Qu' sans euss's in mourrot d' faim.

Mars 1915.



L'OSIAU D' FRANCE

A Adolphe Lefranc.

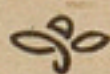
Y-ara bintôt trois ans qué l'All'mand nous traccasse,
Qué l' canon, jour et nuit, n'a point cessé d' buquer,
Trois ans qu' nos soldats lutt'nt pou qu'in nous débarrasse,
Trois ans qu'in n'a point vu un seul ed' nos troupiers.

L'uniqu' bonheur qu'in a, ch'est d' vettier dins l'espace
L'aéroplan' français qui d' zeur nous vient voler.
Aussi longtemps qu'in peut, dins les airs in suit s' trace,
In goûtant l' court l' momint qu'in a pou l'admirer.

Quand, su c' bel osiau d' Franc' l' canon boch' lanc' des
[bombes,
Del mitrall', des obus et des shrapnell's in trombes,
L' cœur frémit d'émotion, mais les yeux r'vett'nt incor.

L'avion fil' dins l' ciel bleu parmi les blancs nuaches
Qui font autour ed' li des floconneux panaches
Saluant gracieus'mint l'corache d'avant la mort.

1917.



LA CONSIGNE

A Pierre Dautel.

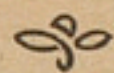
Sept heur's du soir, dins l' coron l' foule
S'in sauv' comm' s'il allot pleuvoir.
Il est la r'trait', gar' v'là l' patrouille!
Les bons Prussiens vont fair' leu d'voir.

Dins eun' maison, l' famill' s'agenouille
Pou réciter l' prièr' du soir.
In veille un mort, et, dins l' débrouille,
El port' reste ouvert' sans l' vouloir.

L' patrouille hardimint s'y faufille,
Comm' si ch's'rot pour l'assaut d'eun' ville...
« Furth! » s' met à hurler un soldat.

Mais eun' gaillarde d' femm' s'estampe
Et cri', montrant l' cercueil dins l' champe :
« Avant, fais déhutter c'ti là! »

1915.



A Monsieur Émile Deviaenne
Cultivateur à Denain

En hommage à sa probité et à sa charité
envers les habitants de Denain pen-
dant la guerre.

In c' momint d' guerre où not' pauv' cœur
S' cahote à travers mill' douleurs;
Dins c' jour où les âm's les pus fortes
Fonflit'nt dins les chagrins d' tout's sortes,

Mes bons amis, cha fait du bien
Dé s' voir au mitan d' des bonn's gins
Unis pour alléger l' souffrance
Dé c' pauv' coin investi d' not' France!

Oui, dins c' minute in est heureux
— Au point qu' les larm's in vienn'nt aux yeux —
D' s'unir cor davantache in somme,
Pou féliciter un brave homme.

Ch't'à vous, pèr' Deviaenn', qu'in in a.
Ch't'à vous qu' nous devons c' bonheur-là.
Permettez qu'in vous d'vise eun' miette
D' tout's les humain's actions qu' vous faites.

N' rougissez point, — nous savons tout,
Et les gins dé D'nain l'sait'nt comm' nous, —
Vous savez cultiver la terre,
Ouvrez, trimer comme un misère.

Non point pou grossir vos écus,
Mais pou faire el bien tant et pus,
Montrant del pus simbel manière
Chu qu'in honnêté homme i dot faire.

Tout c' qué vot' bonne cinse all' produit,
Vous savez l' vindre au pus bas prix.
Car vous connaissez mieux qu' personne
L' misèr' qu'indure el pauver monne.

Vous avez pitié du chômeur,
Victim' del grand' guerre ad' malheur,
D'puis deux longu's anné's qu'i-est dins l' gêne,
Vous avez adouchi ses peines.

Vous avez, dins un geste heureux,
Invoyé dinguer l' zarcopeux,
Les mauvais marchands sans cervelle
Qui vous offrot'nt l'argent à l' pelle.

Ils arott'nt volu, ces maudits,
— Cheull' pest' qui nous rong' comm' l'enn'mi —
Nous fair' cor serrer not' cheinture
In accaparant vos cultures.

Les brigands! Vous l' z'avez chassés.
Aux pauv's gins vous avez cédé,
A juste prix, l' viande d' vos biêtes
Riant à l' barb' des malhonnêtes.

Pis vous avez, tout d'puis deux ans,
Pou les vieillards et les infants,
Réservé tout l' bon lait d' vot' cinse...
Qué l' bon Dieu vous in récompinse!

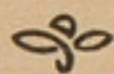
Au Comité d' ravitaill'mint
Vous avez donné l' fier cop d' main
In livrant vos récolt's premières
Pou l' population ouyerrière.

A l' Belle'-Vu', dins vot' tiot' cité,
Tertous m'ont parlé d' vos bontés.
Y-a d' quoi rimplir un gros volume :
Bin fair', pour vous, ch'est eun' coutume.

Tout cha, l'ami, ch'est bel et bon.
Vous êt's un loyal compagnon.
Tout l' monte ichi pins' comm' mi-même,
Et soyez certain qu'in vous aime!

Nous vous l'affirmons sincèr'mint
In serrant vos courageus' mains.
Si ch'to' tous homm's comm' vous su terre,
Y-a longtemps qu'in n' parl'rot pus d' guerre!

Juin 1916.



SCÈNE D' GUERRE

A Philéas Lebesgue.

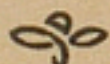
Matin et soir, dévant m' farniète
 Passe un groupe ed' soldats all'mands.
 Ils march'nt au pas, in r'lévant l' tiête,
 Carrés, solid's comm' des géants.

A l' cadenc' des marionnettes,
 Fiers, ils cant'nt des airs conquérants.
 A distanc' cha donne el trannette,
 D' près ch'est un peu pus rassurant.

Dûss qui s'in vont tous ces r'doutapes,
 Ces moustaches d' cats, ces gris diapes,
 L' sourcil froncé in rachîn' d'ail?

Ils vont au pillache, à l' rapine,
 Ils s'in vont voler des machines
 Aux *Forg's de D'nain* au bin chez *Cail*.

1916.



NIGHT GUT ! MALHEUR LA GUERRE !

A Eugène Chigot.

Ces bons Prussiens, jamais in l' z'obli'ra...
In l' z'aim' trop bin, n'y-a point d' danger pou cha!
Des gins instruits à nous aut's, pauvres simples,
L'avott'nt prédit in préchant leu-n-éximple.
Ah! oui les Boches sont des gins pleins d'esprit :
In n'd'a des preuv's au pays investi.
In n' peut point dir' qué cha n'est pas des frères!!
« *Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre!* »

Quand ils arriv'nt loger dins vot' maison,
Ils ont l' sourire intré l' nez et l' minton.
L' fauss' modestie et l'odeur ed' ces braves,
Cha sint l' Prussien d' pus l' guernier jusqu'à l' cave.
Quand, par bonheur, i s'in vont d' vot' quatir,
Bin malgré vous vous in avez l' souvenir.
Cha sint l' Prussien pindant des s'main's intières.
« *Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre!* »

Dins les débuts qu'i-étot dins not' pays,
El Boch' mingeot bin pus qué s'n' appétit.
Tout l' saint' journée, i n' faisot qu' mier et boire,
Pindant qu' nous aut's in mingeot, s' tartin' noire.
Mais, Dieu merci, ch'est un p'tit peu cangé.
L' Boch' crève d' faim in nous r'vettiant minger...
V'là qu'i nous flatt' pour avoir un peun' terre.
« Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre! »

L' Prussien, souvint, parle ed' révolution,
I va agir. C' cop-chi, ch'est pou du bon!
Contr' les gradés, i s' démène, i tempête;
I fait les gest's d' déjà coper des tiêtes.
Mais, — si su l' fait, arrive un simpl' cabot,
L' Boche i s'estamp', raid' comme un piquet d' bos,
I n'a pus l'air d'un révolutionnaire!
« Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre! »

Pou les Prussiens, — in l'a bin dit dins l' temps, —
Jamais d'arcool, ch'est des gins tempérants.
Oui, in effet, les officiers d' l'Allemagne,
Donnant l'eximpl', n' sé saoul' qué d' not' champagne.
Aussi j'ai vu leurs vertueux soldats.
In l' mêm' quart d'heur' leu mettr' dins l'estomac
Douz' grands cognacs mélangés dins del bière!
« Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre! »

L' Boche, in tout temps, vous pass' la main dins l' dos;
Et cha l'imbêt' qu'in n' li parl' point beaucoup.
I vous fait vir des tas d' photographies;
L'homm' marié moutre es' famill' réunie.
In s'artient r' rire un contemplant l' bouquet
Formé d' gross's tiêt's comme un rang d' choux-navets.
C' mancheau d'infants, ch'est bin l' protrait du père!
« *Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre!* »

L' Prussien, malin, n' veut point croire les Français.
Il a raison, car i n' sé tromp' jamais!
In v'là l' motif (ch'n'est pas déjà si bête) :
I n' veut fauqu' croire l'officier et l' *Gazette*.
I-est sûr ainsi d' savoir la vérité!
Et combien d' cops il nous l'a répété
Qu'i travers'rot Paris et l'Angleterre...
« *Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre!* »

L' gendarme all'mand, ch'est l' modèl' du sujet.
I n'y-a qu'in Pruss' qu'y-a bourriau si complet.
Les yeux mauvais imbroussaillés d'épines,
Ch'est l'estatue hurlant' del discipline.
I-a la croix d' fer, i-a fatigué vrainmint,
Tell'mint d'avoir tapé su l' z'innochints.
L' diape i l'attind pou l' touquer dins s' chaudière.
« *Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre!* »

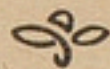
L' gendarm' prussien su l' service est d'aplomb;
Car il a peur d'aller combatt' su l' front.
Ch'est par rivièr' qu'i-a fait couler des larmes.
L'emp'reur Guillaum' sait choisir ses gendarmes.
Avant la guerr' nous étot's si soumis,
Qu'i n'y-avot point d' prison dins not' pays.
A ch't' heur', tout l' monde a s' casier judiciaire!
« Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre! »

Oui nous avons un « *arresthaus* » prussien,
Prison modèle à dûss' qu'i n' manque rien.
Y-a des cellul's, des cachots, dins c' baraque,
Y-a du pain noir, des poux et des matraques.
Les nombreux's gins qui-ont commis l' forfait
D' donner du pain aux prisonniers Anglais,
I trouv'tent là l' punition salutaire!
« Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre! »

Un pauvre infant va au villag' voisin
Pour acater un peu d' ravitaill'mint.
In arvénant, querqué plein ses épaules,
L' gendarm' l'arrê't', prind ses vivr's et les vole.
L' gamin in larm's d'mand' d'être eximpt d' prison;
Mais l' sal' Prussien li colle un cop de bâton,
Et li répond in f'sant des yeux d' panthère :
« Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre! »

Grâce aux All'mands, nous v'là civilisés!
Les bons eximpl's ils n' nous ont pas manqué.
In d'vrot inscrire' c' produit d' la haut' *kulture*
Pour éduquer l' génération future!
Mais, in l' verra, nous aut's, volag's Français,
Aux goûts prussiens nous n' nous y f'rons amais.
In l' z'imit'ra in faisant tout l' contraire!
« *Malheur! nicht gut! nicht gut! Malheur la guerre!* »

(Février 1918.)



AU FOND DEL FOSSE AU PAYS INVESTI

Au Maître Auguste Dorchain.

Qu'i fait bon au fond del fosse,
 Arrièr' des vilainés chosse
 Qué la guerr' sait ingindrer.
 Lorsqu'in fait du gros ouvrache,
 In tapant à l'abattache,
 A sin aise in peut rêver...

Là, ch'est l' tranquillité même :
 Ni l' grincheux, ni l' mauvais' femme,
 N' viendront point troubler l'esprit
 Avec les stupides sottisses
 D' défait's ou d' victoir's conquisses,
 Invinté's par nos enn'mis.

In buchant comm' d'habitude,
Dins l' vraie et noir' solitute,
D' la guerre in sint moins les maux.
Pus in s' fatigue, au contraire,
L' soir, dins sin lit, au lieu d' braire,
In dormira comme i faut.

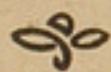
A l' foss' personn' n'assazine.
Les canons, c'est les cops d' mine;
Et l' seul enn'mi ch'est l' grisou.
Ch' n'est point sans danger peut-être;
Mais l'adversaire est moins traître
Qué l' Prussien vicieux et fou.

In n' vot point, dins ces ténèbres,
L' Boche à l'uniform' funèbre
Qui vous tois', les yeux d' travers.
Là, lon des méchants, in prie
Pou la Franc' qui s' sacrifie
Au bien-être d' l'Univers.

L' Boch' nous réduit à l' famine.
L' briquet, ch'est eun' grêl' tartine...
Dins l' fosse in n' jett' pus d' mi' d' pain,
C' qui fait qu' les souris d'vienn'nt rares,
Victim's aussi des barbares :
In les artrouv' mortes d' faim.

Pauv' souris! tiot grain d' poussière!
Muché si parfond sous terre,
Dûss' qué la guerr' va t' saisir?
Hélas! si peu d' plach' qu'in tienne,
L'orgueil ed' l'homm' nous malmène,
Et, souvint, nous fait mourir.

1917.



L'OFFICIER PRUSSIEN
L' VAQUE, ET L'ORDONNANCE

A Géo Malissard.

Ch'est un officier à l' gross' panche,
Un vrai Prussien à l' mine étranche,
Avec un côté d' jou' r'cousu...
(In dit qu' ch'est li qui s'a mordul)

Il a l' carrur' d'eun' larg' guérite,
Es' tiête a l' form' d'eun' gross' marmite,
Il a les court's gamb's d'un boudacq :
El tout, ch'est un pot au toubac.

I minge el part ed' douz' personnes,
Cha s' vot à l' cheintur' dé s' marronne.
Y-a un proverb' qui dit pourtant
Qué l' appétit vient in mangeant.

Eh! bin c't' officier, in consciénche,
Pindant tros heur's intièr's i minche
Et continu' cor goulûmint
In disant qui n'a point cor faim!

A dûss, qu'i voyage, el podaque,
Il immène avec li eun' vague,
Eun' vacu' noire avec un gros pis
Qui est incor pus gross' qué lil

Et quand l'officier désir' boire
Du bon lolo dé s' bell' vacu' noire,
Comme el confiance all' n' l'étouff' point,
I s' met in règl' su tous les points.

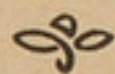
I prévient Youseph, l'ordonnance,
Qui s'amèn', d'un air d'importance,
Avec el vague au pis gonflé,
Dins l' cour duss' qué l' chef i-est logé.

Là, l'officier d'un ton sévère,
Ordonne au bon Youseph ed' traire
E vague. El larbin sans dir' mot,
Fait bisier l' lait à plein séyau.

Ces trois acteurs, dins leur posture
Form'nt eun' curieus' caricature.
Quant ch'est fini, Youseph i r'met
Au gros boudacq tout l' séyau d' lait.

Comm' cha, l'officier pourra boire
Tout l' bon lolo del bell' vaqu' noire.
El jocriss' boch' n'in buv'ra point :
S'il a soif i chuch'ra sin poing!

Il ira r'joindr' ses comarates
Pou boulotter l' noir' marmélate
Rétindu su du noir pain sec,
Et cha s' ra cor trop bon pou s' bieci!



POUR UN ALBUM

Jé m' souviens d' chu qu'all' disot m' mère
 In donnant l' pain au malheureux :
 « Jé n' sus point rich', min pauv' misère,
 Ch'est tout c' qué j' peux fair, l'homm' dé Dieu! »

Puisqué vous voulez, mad'moiselle,
 D'mander quéqu's lign's au pauv' mineur,
 J'accept', mais l'époque est cruelle :
 Jé n' sus point riche in bonne humeur.

Les bos verdiss'nt, l'osiau gazouille.
 Tout d'mande à vivr' parmi l' printemps;
 Mais l' canon au lointain randouille,
 Et les homm's s'intretu'nt tout l' temps.

Dins l' campagn', l' généreus' nature
Donn' ses richess's à profusion,
Mais ch' nest point pour nous les cultures :
L' Boche in fait d'jà l' réquisition...

Les arbres d' feuilles tapiss'nt les branques
Qui r'çoiv'nt déjà les premiers nids.
Hélas! les femm's, sèqu's comm' des planques,
N'ont pus d'infant dins not' pays.

L' mond' des osiaux gaimint voyage.
Va d' bos in bos pour folâtrer.
In n' peut pus bouger d' sin village.
Et nous n' véyons qu' des prisonniers.

Oh! cha n'est point par jalousie
Qué l'in fait ces comparaisons.
Ch'est àinsi qu' dot s' passer la vie,
Avec d' pus d' tristess's qué d' canchons.

Et l' z'osiaux, qu'i-ont les privilèges
D' vivre aujord'hui, libr's, au grand air,
Vient'nt aussi d' souffrir dins les neiges
Et les frods jours sans grain d'hiver.

C' riant printemps, leu récompinse,
— Dont ils ont raison d' profiter, —
Nous donne un espoir comme in pinse,
Et peut aussi nous consoler.

Del guerre actuell' qui nous mine,
Nous verrons la fin prochain' mint.
Comm' les osiaux qu' l'hiver chagraine,
Nous arons aussi l' biau lind'main.

Et la jeuness', joli' jonn' fille,
Au bonheur ara surtout drot.
Cha s'ra d'autant pus chos' facile
Qu'des jours heureux in vous in r'dot!

La Paix s'ra pour nous l' pus rich' fiête...
Cha nous ravigot' de l' savoir.
Ed' tout min cœur éj' vous souhaite
D' vivr' résignée in c' douche espoir.

Ainsi j' m'acquitte d' vot' demande.
J' vous assur' qué j'ai fait d'min mieux...
Acceptez cheull' modeste offrande :
« Ch'est tout c' qué j' peux faire', fill' dé Dieu! »

Mai 1918.

AU CIMETIÈRE

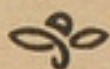
El canon rambuque à outrance
Des grond'mints d'orag' continus.
Là-vo, pus lon, nos soldats d' France
Nous défind'nt à grands cops d'obus.

In r'marqu' qu'au cim'tière el puissance
Du canon résonne incor pus.
L' champ du r'pos a cor eun' souffrance :
La guerre y pos' ses dogts fourqus.

Les caveaux, caiss's sonor's funèbres,
Répèt'nt, terribl', dins les ténèbres,
L'écho des tueri's du dehors.

La guerr', s' montrant partout hargneuse,
Sait tourminter pa s' voix hideuse
L'erpos des vivants et des morts.

1915.





Goulet

Évacué !

ÉVACUÉ

A Madame et à Monsieur Fernand Denayer.

A Madame et à Monsieur Charles Bernier.

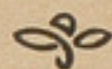
Les Boch's nous chassent d' not' pays,
Et l'in va d' misère in misère,
Lon des siens, sans gît', sans abri,
N'ayant pus qu' nos deux yeux pou braire.

Heureux, ch'ti qui trouv' des amis
Qui, d'emblé', vous archoiv'nt in frère,
Et soign'nt les cœurs indoloris,
Soulageant l'âm' comme eun' prière.

Providenc' des traîneux d' quémis,
Qu'i soit'nt bénis, ces vrais humains.
Qué l' guerr' pour euss's n' fuch' point cruelle!

Qu' les Boch's n' les chass'nt point à leu tour.
Jé n' lieu souhait' qué des biaux jours
Par arconnaissance éternelle!

Dour (Belgique), octobre 1918.



LES BOCHES S'IN VONT !

A Louis Busière.

La guerre s'ra bintôt oute :
 Leus armé's sont « capoute » :
 Les Boch's s' sauv'nt in dérouté.
 Nous véyons qu' ch'est la fin.
 Les All'mants, les All'mantes
 A l' démarche arrogante,
 N'ont pus l' min' si pédante
 Su les trottoirs dé D'nain.

Ceux del « Commandanture »,
 Les visag's à coutures,
 Avec leu *haut' culture*
 N' nous f'ront pus tant souffrir.
 L' gendarme impitoyape,
 — Sûr'mint l' pus mauvais diape, —
 Toute el clique ed' l'étape
 S' prépar'nt à déguerpir.

Ed' puis plusieurs semaines
Les ru's, les rout's sont pleines
D' camions, d' voitur's qu'in traîne.
In All'magn' i s'in vont.
Ch'est l' produit du pillache
Des vill's et des villaches
Qu'après l'évacuache
Les Boch's barbar's i font.

Insuit', vers el frontière,
Ch'est l' matériel ed' guerre
Qui défile in arrière,
Grouillant et bousculé.
Jours et nuits, tout cha roule.
Les Prussiens r'pass'nt in foule;
Ils ont r'chu leu tatouille
Pa nos chers Alliés.

Ces Boch's ont l'air patraque
Des bons-n-homm's du massaque :
Leu figur' qui soumaque
Lieu donne un air couïon.
I s' pouss'nt les uns les autes
Dins l' berdoull' qui les crotte.
Seul, del tierre d' leus bottes
I fairont l'annexion!

Ces gins n'ont point l' sourire,
Leus qu'vaux? ch'est incor pire...
Pus d'un d'euss's il expire
Dins les ru's — subit'mint.
Qu'ils sont trist's, les pauv's biêtes!
In dirot d' z'esquélettes...
Ils march'nt in baissant l' tiête
Comm' des qu'vaux d' bohémiens.

Ces canassons malates,
In curieus' calvalcate,
S'in vont à l' débindate,
Fiévieux, dins leus brancards.
Ils traîn'tent des carioles
Des guimbart's au pus drôles,
Des baraqu's, des guéïoles
Rimpli's d' poules et d' canards.

Tout cha va d' gauche et d' droite,
C' vieux matériel i boîte.
Eun' rou' d' car qui s' déboîte,
V'là les Boch's dins l' rucheau...
Ch'est l' pathiau, ch'est l' cohue,
Saque à dia, saque à hue!
Cha' s' bloque dins les rues
In f'sant cari-mancheau.

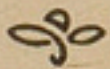
Cha s'armet, in s' dépêche.
Ch'est un triste cortèche.
Duss' qu'i sont leus calèches,
Leus caroch's du début?
In' n' vot pus qu' des roulottes,
Des vieux cars qui allotent,
Des autos qui dérottent
Et des camions tortus.

I pass' des ramassures
D' machin's et d' viell' fierrures,
Des canons pleins d' rouillures,
Des Boch's au désespoir.
Leurs cuisin's s'écrabouillent,
L' feumièr' del ratatouille
Jonqu' ses parfums dins l' foule
A manièr' d'incensoir.

Des Boch's su des poussettes,
Des barous, des brouettes...
I trinqu'ball'nt à l' loquette
Leu pauv' déménag'mint.
Des musiciens rimplachent
Les qu'vaux morts à l'att'lache.
Au flanc des équipachés
S'accroch'nt leus instrumints.

Les Français r'vett'nt, tranquilles,
L' mascarat' qui défile.
In euss' même i jubilent
D'vir décamper l' z'enn'mis.
L' z'infants, — ch' t'eune autre affaire! —
I suiv'nt l'armé' d' misères
In criant par derrière :
« Paris! Paris! Paris! »

L' z'obus anglais arrivent...
Les Prussiens l' z'ont sur l' guive
Et les derniers s'esquivent
In f'sant les pir's excès.
Ch'est fini, l' mauvais rêve!
L' fuit' des All'mands s'achève
Qué l' diape i les inliève!
Qu'in n' les r'voch' pus jamais!





Arrivée des Canadiens à Denain.

Nous
L'z'o
Les c
Ch'to
Nous
Aussi
Qui s
Comr
Mais
Ch' n
In a
L'heu
Puis
In s'

L'ARRIVÉE DES CANADIENS

*Au poète Hugues Lapaire.**Samedi, 19 octobre 1918.*

Nous passons, d' tout' la guerre', les momints les pus graves.
L' z'obus rappliqu'nt su D'nain, nous logeons dins les caves.
Les cops d' mine, au matin, sont v'nus nous dérinvier.
Ch'tot l'explosion des rout's qué les Boch's f'sot'nt sauter.
Nous r'montons un momint, el pleuv' d'obus all' cesse;
Aussitôt, nous véyons les gamins bin à l'aisse
Qui s'amus'nt à juer au soldat su l' pavé,
Comm' si l 'bombardémint n'arot point existé.
Mais l' canon arcommince, in r'déquind cor pus vite.
Ch' n'est point gai d' foloir vivre au fond d'eun cave humite.
In a biau essayer d' blaguer pou s' désennuir :
L'heure ed' la délivranc' vous forche à vous r'cueillir.
Puis l' z'obus réduisant les maisons in compote,
In s' démand' si bintôt cha n' s'ra point pour nous autes.

D'pus quéqu's jours em' famille a d'jà cangé d' maison.
L' z'obus ont troé l' noll' comme un vieux patalon.
Deux voisin's eddins m'cave ont même été blessées.
Nous somm's dins eune aut' cave avec ces rescapées.
Au souven'ir dé c' vénett', les femm's ont seul'mint peur
Et les plaint's des coissié's ardoublent leur frayeur.
A l' lueur del candelle in vot leur teint d' malate.
Chaqu' second, dins l' quartier, eun' marmite alle éclate.
In intind des maison qui s'écroul'nt in mancheaux
Et cheull' dûss' nous logeons s'ébrann' comme un vaisseau.
L' z'obus r'tourn'nt les gardins mieux qu'avec eune escoupe.
Ch'nest vramint pas l' moment d'aller cueiller eun' soupe!

L' dernier' patrouille all'mant' pass' dins l'après-midi.
Nous n' verrons pus les Boch's, et cha nous fait plaisi.
C' plaisi n' dur' point longtemps, les femm's r'prenn'nt leu tristesse,
L'énergemint d'attindr' pus qué l' danger les blesse.
In s' dit : « V'là cor un jour qui fil' dins l'inaction,
Sans apporter d' cang'mint à not' situation. »
Là d'sus l' canalle ed' guerre est maudite ed' pus belle...
Mais tout d'un cop eun' voix arriv' pa l' supérueille.
Ch'est l' gamin du visin qui cri' : « V'là les Anglais! »
In s'arluqu' comm' des fous, in n' sait pus chu qu'in fait.
Quate à quate in armonte et dins l' rue in ravette.
Queu bonheur! un Anglais est d'avant nous à cent mètres!
Il avanche à p'tits pas in s' garant, l' long d'un mur;
Car i prévoit qu' les Boch's n' sont point partis — pour sûr.
Il inscrit s' n'arrivé sur m' demeure' démolie.
Pis, bienheureux momint qu' nous r'verrons tout' la vie,

Les gins, sortant des cav's, intourent l' brav' soldat
Et l'imbrass'nt chacun s' tour in l' serrant dins les bras.
C' sauveur s' trouve assiégé par eun' foul' délirante.
Tout l' monde est fou d' bonheur, in brait, in rit, in cante;
Et nos yeux imblouis n' sé lass'nt point d'admirer
L'homm, qui, courageus'mint nous r'fait vivre el premier.
D' nous vir si réjouis il est heureux li-même.
Ch'est un biau Canadien. Oh! comm' tout d' suite in l'aime!
Pour nous, martyrs des Boch's, c' soldat-là ch'est un dieu!
Tous ceux qui ont souffert nous comprindront au mieux.

*
* *

D'aut's Anglais nous arriv'nt. C' cop-chi, ch'est du délire!
Des gins usés d' misère ont r'trouvé leu sourire.
Des pauv's à pein' vêtus d' mauvais's loqu's su leu piau,
A leur cambuse in ruine accroch'tent des drapeaux.
In un clin d'œil les ru's s' par'nt des couleurs françaises.
Voix d' vieillards et d'infants uniss'nt leu « Marseillaise »,
Et les visag's pâlis, meurtris pa les tourmints,
S'illumin'nt dins l'éclat d' l'heureus' fièvr' du momint,
Faudrot pouvoir écrire ces chos's avec des larmes!
Jamais aucun souv'nir n'ara pour nous tant d'charmes!
Jamais rien n'égal'ra ces chers souv'nirs vécus.
Et dir' qué nous pinsot's qué l' joi' n'existot pus!

*
* *

V'là toudis des soldats. D' tout cœur in les acclame!
Ch'est des biaux Canadiens qu'eun' belle ardeur inflamme.
Ils nous dis'nt polimint qué nous somm's in danger,
Et dins les affreus's cav's nous r'tournons nous mucher.
Les hardis Canadiens in avant s' précipitent.
Bintôt au bout del vill' les mitrailleus's crépitent.
Hélas! combin d' ces brav's qué nous vénons d' chérir
Pou rindr' la vie à d'autr's, au combat vont morir!
Aussi nous arvérons a d' douloureux's pinsées.
D'ailleurs, bintôt, près d' nous, nos deux voisin's blessées
Tressaill'nt in gémissant, saisi's d'eun' nouvell' peur,
Car el bombardémint arprind avec fureur.
Les Boch's sav'nt qué l' z'Inglais ont occupé not' ville
Et fait'nt craquer sur nous leus shrapnells imbéciles.
Sans pitié pou l' civil, ces criminels All'mands.
Lanc'nt aussi dins l' cité leus obus asphixiants.
Ces bandits-là n'ont point d' pitié pour un centime.
Et d' z'innochints nombreux sont incor leus victimes.
Les maux du microb' boch' d'mand'nt eun' longu' guérison :
Eloigné d' cheul' sal' biête, in r'chot cor sin poison!

*
* *

Soudain, au d'sus del cave y-a un grand r'mu'-ménache.
Des pas, dins l'escalier, déval'nt avec tapache.
Ch'est cor eun' femm' blessé' qu'in nous ramène in bas,
Un morceau dé shrapnell vient d' li abîmer l' bras.
Nous li donnons nos soins... Mais... tous ces homm's qui bougent...
Qui vien'tent d' ram'ner l' femme, in dirot qui sont rouges!

Nous approchons l'candelle... Eh! ch'est rouge, en effet!
J'cros bin : nous avons là trois biaux soldats français!
Ils nous r'vett'nt souriants d' bonheur. In les imbrasse.
Marronn's roug's, képis roug's tout d' mêm' nous embarrassent.
D'dûss' qu'ils d'vient'nt? D'dûss' qu'ils sort'nt, ces poilus mystérieux?
Ces Français s'amusant ed' nous vir si curieux?
Infin in nous apprind qu' ch'est trois prisonniers d' guerre,
Evadés des Prussiens d'puis eun' semaine intièrre.
El patron del maison les muchot à l'écart.
I vient d' les démucher. Ch'est trois fameux gaillards.
L' courageux citoyen, qui-a tant risqué sa vie,
Sourit modestemint d' not' supris' réjouie.
Ch'est l' comarat' *Devloo*, — j' mets sin nom au grand jour —
Pus tard, dins nos souv'nirs, i-ara souvint sin tour.

*
* *

El canon canadien vient d' s'installer tout proche.
Il invo sans tarder l' z'obus su l'armé' bcche.
L' maison all' tranne incor, les vitr's vol'tent in éclats.
Les femm's sont r'prises d' peur, mais les poilus sont là!
Joyeux comm' des pinchons s'évadant d' leur guéïole,
Ces Français délurés apport'nt el bonn' parole.
L' canon, cha les connot', ils s'in moqu'nt un p'tit peu.
Et l' nuit s' passe in d'visant gaîmint au coin du feu.

*
* *

Dimanche, 20 octobre.

Mais in va camousser dins l' cave, y-a pas à dire...
Et nous r'montons bin vit' sitôt qué l' jour vient luire.
In rest' dins l' ru' malgré l' conseil des Canadiens.
L' mitrall' kait d' tims-in-tims, mais cha n' nous fait pus rien.
El biau ciel nous ranim' d' ses binfaisant's leumières
Quand, hélas! nous véyons défilér des chivières
Transportant des blessés, pâls et souffrant pour nous.
Pieus'mint nous les plaignons. Des femmes s' mett'nt à g'noux.

*
* *

D'nain est tout plein d'Inglais, i-in vient pa tout's les rues.
Des gracieux cavaliers, in passant, nous saluent.
Ch'est des pus biaux soldats qué les Prussiens beutiers,
Beucop s'accost'nt à nous et nous d'vis'nt volontiers.
Aux coins d' corons, civils et Canadiens s'approchent,
Et les femm's, obliant qu'in n' dot pus parler boche,
Dis'nt aux bons Canadiens qui s' gondol'tent d' plaisir :
« *Nicht capout', nicht bouboumm'? La guerr' bintôt finir?* »
Et ch'est des scèn's comiqu's! des rir's, des imbrassates!
In dirot qu' pus toudis in est des comarates!
L' caractèr' canadien s' marie au not' fin bin...;
Mais i s' f'ra d'aut's mariag's après la guerr', sûr-mint!

*
* *

Lundi 21.

V'là core ed' l'artill'rie. A grands cops cha rapplique.
L' z'artilleurs sont superb's et les qu'vaux magnifiques.
Les cuivr's brill'nt comme d' l'or dins un rich' matériel :
Cha nous cang' des viés'ries des Boch's-romanichels.

*
* *

Des prisonniers all'mands r'passent dins l' ru' chaqu' minute.
Dins D'nain in vot les gins sortir ed leu cahute,
Pou dir' tout leu mépris à ces trist's marmousets
Qui march'nt les yeux à tierr', parc'qu'i n'ont pas bin fait.

*
* *

I kait par chi par là des shrapnells et des bombes,
Mais in s'y habitue, et pourtant un grand nombre
D'imprudents sont tués in s' prom'nant au déhors.
Au contact des guerriers in jue avec la mort.

*
* *

Mardi, 22.

Sans discontinuer, l'armée anglais' défile,
Les fanfar's indiable's raisonn'tent dins not' ville.
Nous somm's émerveillés ed' vir tant d' régiments.
Les troupiers son robust's et march'nt au pas crân'mint.

Des qu'vaux in plein' vigueur mèn'nt el belle artill'rie.
Des tracteurs étinc'lants saqu'nt les pus gross's batt'ries,
Des mulets intrépid's traîn'nt des milliers d' caissons.
Les camions sont r'bourrés ed' vivr's et d' munitions.
L' vu' d' tout cha, dins nos cœurs, met l' pus sincèr' confiance,
Et tout l' monte applaudit l'armée ami' d' la France.
Les Anglais, qu' nous vantons pou leus succès nombreux,
Nous répond'nt carrémint qu' les Poilus, ch'est cor mieux.

Spectaqu' nouviau pour nous! les musiqu's écossaises
Lanc'nt ed' leus cornémus's des sons pleins d'allégresse.
Les soldats qui les suiv'nt march'nt si fiers et si biaux,
Qu'in rien d' temps les infants les couvrent d' nos drapeaux.
D'autr's musiqu's militair's animent l' foul' joyeusse.
In cant' la « Marseillaise », « Sambre-et-Meuse » avec eusses.
Des cris d'acclamations anim'nt ces biaux troupiers
Et des jonn's fill's lieu-z-offr'nt des fleurs et des baisers.
El tonnerr' du canon à tout' volé' randoulle
Et mêle s' voix puissante aux r'frains guerriers del foule.
O peuple! d'pus quatre ans t'as si dur'mint souffert!
Ch'est des cris d' liberté qu'té lance' ainsi dins l'air...
Ch'est l' canchon d' délivranc' qu' té jett' dé t' pauv' carcasse.
T'es libre et t'as besoin del clamer dins l'espace...
Ah! cri' t' n'arconnaissance aux soldats; car té sais
Qu' ceux-là qui t'ont fait libr' t' donn'ront aussi la Paix.
Cante d' joi', va, bon peupl', té v'là sorti d' l'abîme!
Té n' vivras pus jamais d' moment aussi sublime.
Les derniers sacrific's chass'nt les derniers tyrans.
Français, faisons honneur aux héros si vaillants!

*
* *

Les Canadiens s' conduis'nt invers nous comm' des frères.
In sint qu' leus amitiés pou l' Français sont sincères.
Ils sont polis, affables, pleins d' générosité.
In peut dir' qu' ch'est les vrais soldats d' l'humanité.
Avec ces comarat's la vie ardévient bonne.
In obli' d'jà s' misère, in est dins un aut' monne.
Nous savons qu' tout's nos pein's n' nous quitt'ront point d'si tôt;
Mais nous somm's quitt' des Boch's, — et ch'est tout c' qui nous faut!

Novembre 1918:



VAILLANTES FEMMES

*A Madame Leblanc (« Célénie du Facteur ») ;
A Mademoiselle Lucienne Germain,
d'Escaudain.*

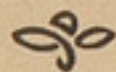
Les Boch's, à l' fin del nuit, sont partis sans tapache,
Craignant les baïonnett's des hardis Canadiens.
Contraire aux aut's commun's Escaudain, l' tiot villache,
N'a point évacué, suivant l'ord' des Prussiens.

Les Anglais, ignorant c' nouviau crim' des sauvaches,
Continu'nt su l' cité leu dur bombardémint;
Et l' z'obus alliés faisant d' terrib'l's carnaches,
Vieillards, femm's et infants pâtis' tent cruell'mint.

Mais deux courageus's femm's, malgré l' mitrall' mauvaise,
Seul's s'in vont à Mastaing prév'nir l'armée anglaise
Et r'vienn'nt, accompagnant les premiers tirailleurs.

Ces brav's femm's ont sauvé d' nombreux compatriotes.
All's ont bin mérité d' la Patrie et d' nous autes :
Leu souv'nir, au villach', rest'ra dins tous les cœurs.

Novembre 1918.



LA REVANCHE

A Elie Raset.

Malgré qu' cha n'est jamais biau d'êtr' méchant,
Commint n' pas l'être avec ces brut's d'All'mands?
Ch'est excusabl' d' parfos s' vinger tout d' même,
Comme in va l' vir dins c' t'histor' d'eun' bonn' femme.

Près d'un coron, un soldat canadien
Passot, imm'nant un prisonnier prussien.
L' Boch' v'not d'êtr' pris au combat dins eun' charge,
Et, l'air peineux, i n'in mènôt pas large.

L' femm' Cafougnett' sort' soudain dé s' maison,
Sans s'inquiéter del mitrall' du canon,
Et veut bondir su l' Boch' comme eun' tigresse,
L' tignasse au vint, l' z'yeux brillants comm' des braisses.

Pourtant cheull' femme au caractèr' d'infant,
Malgré s' grand' forche et s' carrure ed' géant,
All' n' f'rot point d' mau d'habitude à eun' mouque.
Eh bin! pour l'heur', l'écum' sortot pa s' bouque!

Ses griff's allot'nt atteindre el prisonnier;
Mais l' Canadien a vu l' femme s' lancer.
Sans trop l' brusquer i l' saisit et l'arrête
Avant qué l' Boche euch' des bourciaux plein s' tiête.

« Holà, madame, cri' l'Inglais, l' brav' soldat,
Je vous en pri', surtout ne frappez pas!
Mieux que l'All'mand soyons humanitaire :
On ne bat pas un prisonnier de guerre ».

— « Pardon, mōnsieur, répond l' femme aussitôt,
In ressuyant sin visach, tout cru d' caud,
J'ai bin compris qu' ch'est défendu qu'in tape...
Mais s'arvinger, in peut bin l' fair'. queu diape?

« Acoutez-m'in, l'homme, vous comprendrez mieux
El grand' colèr' qui m' fait dercher les ch'veux.
Vous approuv'rez qu'in dot canger les rôles?
J' vas m'expliquer in deux mots quatr' paroles.

« Les Canadiens vienn'nt d' nous débarrasser
Des maux qu' les Boches i nous ont fait passer.
Dins not' contrée in vous dot l' délivrance,
Et pou vous aut's in a d' la reconnaissance.

« In vous r'merciant, monsieur, j'arrive au fait;
Il y a huit mois, des prisonniers anglais
Passott'nt ichi à l'indrot où nous sommes.
Ch'étot après l'offensive ed' la Somme.

« Cha f'sot pitié d'vir passer ces pauv's gins
Pourtant si biaux parmi les sal's Prussiens,
Mais mourant d' faim et d' soif, ces pauv's lazares
I n'avott'nt rien à prétindr' des barbares.

« Pour nous, civils, il étot défendu
D'aider l' z'Inglais, ou, si l'in étot vu,
Gare à l' prison avec el bastonnate!
Nous soulageot's quand mêm' ces comarates.

« Un Inglais m' cri' : « J'ai faim! » S' voix all' find m' cœur.
Vit' comme eun' folle, à m' n'armoire j' m'inqueurs,
Et, dins l' minute aux pauv's prisonniers j' jette
Tout m' ration d' pain, malgré les baïonnettes.

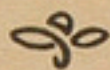
« Min cantiau d' pain étot à pein' jété
Qu'un gard' prussien qui s' trovot à m' côté,
M' lanc' tant qu'i peut un cop d' poing sur l'orelle,
Qué j'in ai vu cor pus d' dix mill' candelles.

« Jé m' sus sauvé', frottant m' figure in sang :
Tout d'puis c' temps-là, monsieur, j'ai souffert tant
Qué j'ai juré qu'i fallot qué j' marvinche...
Faut qu' j'in profit' sur cheull' gross' guiffe d' sinche! »

Et l' femme, in rage, avot à pein' fini
Qu'all' s'élançot su l' prisonnier enn'mi,
In li collant deux calott's su l' figure...,
Qu'il in a dû faire arnouv'ler s' dinture.

« Tiens, s'écri' l' femme au Prussien stupéfait,
L' deuzième calott' ch'est pou les intérêts!
Si ch'n'est point ti l' coupable, n'y-a point d'arproche :
Té pourras rindr' mes giff'l's à un aut' Boch' ».

Novembre 1918.



FIDÉLITÉ

A Adolphe Crauck.

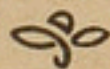
Pindant l' bombardémint d' not' ville,
Dins m' quartier i n' faisot point bon.
Les maisons 'kaïott'nt comm' des guilles
Sous l' saboulach' des cops d' canons.

Un gros obus, troant in files,
Les tros étag's d' m' pauv' maison.
Dins l' cave où s' trouvot tout m' famille,
I-est v'nu rouler comme un bouchon...

Ces bonn's gins l'ont écapé belle.
Pas un n'a eu d' blessur' mortelle.
C' miraqu' n'dot point trop étonner.

L'obus, vénant des troup's anglaises,
S' véyant au mitan d' douz' Françaises
N'ara point voulu éclater!

Novembre 1918.



SCÈNES D'CABARET APRÈS LA GUERRE

Tous les soirs, à « l' Crass'-Pint' », cabaret des Poilus,
In dévise ed' la guerr' tout l' temps, bin intindu.
In vot là des soldats d' tout âge et d' tout's lès armes,
Dont souvint les exploits vous mett'nt les yeux in larmes.
Tout à la bonn' franquett', simplemint, ces vaillants
In rappélant Verdun à l' piau vous mettent l' sang.
Et c'pindant i n'ont point perdu l'occasion d' rire.
Quand l' dévis'ri' dur' trop su leu pauv' vi' martyre,
Su leu quatre ans d' misèr', d' bravoure et d' volinté,
I s' trouv' toudis un drôl' pou tout r'mettre in gaîté.
L'aut' jour, Chal' Cupélé, un hardi comarate,
Blessé maint' fos à l' guerre et courageux comm' quate,
Mais qui laiss' dir par l' z'aut's ses bell's actions d'éclat,
D'avant tout l' monne in halein' s' met à conter comm' cha :
« J'tos muché dins un ab', surveillant l' tranché' boche.
Soudain j' vos un Prussien qui amoutre es' caboche.
J' m'abrit' bin dins les feuilles, éj' prépar' min fusil,
In m' disant : « Tiêt' carré', té vas y passer, ti! »
J' vise el Boche et... berdouf! du premier cop je l' tue...
Mais j' vos qui s' restamp'... boum! d'un deuxièm' cop j'
[l'artue...! »

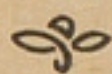
.....

Faut pas d'mander si l' joie a gagné les buveux;
Si les pint's s' sont wuidié's intre les rir's joyeux.
« Mi jé n' saros point rir' dit l' Roux-Poil Anatole,
Un gaillard qui n'est point non pus l' motié d'un drôle.
Un simbel carbonnier r'vénu d' la guerr' sergent,
Un brave un peu buveux, mais vif, intelligent.
« Non! jé n' saros point rir' quand j'arpinse à l' batalle
Qui-a duré tout un jour au mitan d'eun' broussalle,
In f'sant des deux côtés un carnag' si affreux
Qu'in in parlant j' sins cor s'ardercher tous mes ch'veux!
Après c' terrible combat, esquintés, d' part et d'aute,
In s'a couqué tout d' suit' sans busier à l' popote.
Mais mi, voulant m' vinger, à pein' si j'ai dormi.
Et d' bonne heure au matin, mi tout seu j' sus parti,
Armé d'un démon d' sabr', j'ai fouillé tout l' boqu'rette
J'ai trouvé six Prussiens, éj' lieu z'ai copé l' tiête...
Pis, tout in m' pourménant, j' sus r'vénu tranquill'mint
Et près d' mes comarat's j' m'ai rindormi, contint. »
— Bon Dieu! dit Cupélé, contr' six, t'a pas la frousse!
Et si ces Boch's t'avott'nt involé t' tignass' rousse?
— J'y ai pinsé, point d' danger, répond l'ancien sergent,
Les six Boch' étott'nt morts déjà du jour d'avant! »

.....

Pindant qu' tout l' mond' rigol', Natol' vide es' canett;
Puis d'adressant d'emblée au bon Zeph Cafougnette,
Qui, tout seul à eun' tabl', fin bénache i trimpot
S' moustache eddins eun' pinte aussi grand' qu'un séyau :

« Et ti, comarot Zeph, t' tos imbusqué sans doute,
T'as passé tout' la guerre à boir' des verres d' goutte?
— Mi, répond Cafougnett', t' sais bin qué j' sus trop vieux
Pour incore êtr' soldat. Tout d' mêm, j'ai fait d' min mieux.
— Ah! racont-nous un peu c' qué t'as fait d' magnifique?
— Bé, j' vas l' dir' volontiers, mi j'ai fait d' la musique.
— Alors su tes vieux jours té t'as mis musicien?
Té juos del musique! et dins queul instrumint?
— Bé, j'étois dins l' fanfare ed' Fouilly-les-Versalles :
J' soufflos dins l' bannièr' pou fair' sonner les médalles! »



SALUT A DENAIN

O cher Denain, chère Vill'-Feumière,
Ti qu' tout ta vie as eu tant d' mau!
T'es dign' comme est digne el misère,
T'es bell' comme el corache est biau.

Pou les pein's qui ont fait t' n'existence,
Denain, nous tes fieux, nous t'aimons.
Nous t'aimons, — et tes chère's souffrances,
Avec ti, mère', nous les souffrons.

La guerr', qui, d' ses griffes, t'a meurtrie,
Hélas! qui t'a coûté tant d'sang,
Dins tous les coins d' not' bell' Patrie
Eparpilla tes brav's infants.

Ces infants, essenc' du corache,
Pou l' victoire ont su s' distinguer.
Toudis ils ont t'nu l' premièr' plache
Duss' qu'i fallot un cop d' collier.

D'tes fieux soldats, d'allur' si belle,
Epris d'avanche ed' liberté.
Beucop n' sont pus. Leu mort cruelle
T'blesse au cœur dé t'n' adversité.

Les aut's, Denaisiens, Denaisiennes
R'fugiés dins d' rich's pays lointains,
A chaqu' jour démand'nt pou qu'ils r'viennent
S' bercher dins tes misèr's, ô D'nain!

Ceux qui n' t'ont point quitté d' la guerre,
Qui ont versé leu larm's avec ti,
Ont fait, bonn' vill', pour qu' té rest' fière
D'avant l'orgueil d'un sauvage enn'mi.

Ils ont passé les pir's injures
Qu'un peuple humain i peut subir.
Ils ont vaincu d'infâm' tortures
Avec leu confiance in l'av'nir...

L' Prussien maudit, à l'âm' méchante,
Vient d' faire passer à t' peupl' si bon
Quatre anné' d'horrible épouvante,
D' servitud', d' misère et d' prison.

Quatre ans, cerné par les canalles!
Quatre ans pillé, volé, battu,
Avec el faim dins les intrailles
Et l' corps, d'humiliations, fourbul

Oh! ces infants traînant les rues,
In plein hiver, à pieds décaux!
Avec leus secs carcass's vêtues
Ed' fouff's sans nom, tout in morciaux!

Et ces femm's à l' figure ed' chire,
Aux traits vieillis et sans couleur,
L' z'yeux infoncés où in n' vot' luire
Qué l' fièvre allumé pa l' douleur.

Intre ell's all's ont des trist's parlottes
Su leu z'hommm's, leus infants soldats.
All's trann'nt pou les misèr's des autes
A chaqu' cop qué l' canon i va.

Et ces vieillards brand'lant del tiête,
Ces brav's débris du Pays Noir,
Ménaçant d' leu poing d'esquélette
Les Boch's qui s' pavan'nt su l' trottoir.

Ces pauv's vieux raquerpis s' cramponnent
A la vie, avec volinté,
A fin dé r'vir incore, in c' monne,
Leus fieux qui s' battent d' l'aut' côté.

Puis, — choss' qu'in ara peine à croire, —
Des civils jusqu'à soixante ans
Imm'nés hors ed' leu territoire
Et forchés d'ouvrer pour l' z'All'mands!

Là, ch'ti qui avot l' répugnance,
Comm' dé juste ed' servir l'enn'mi,
Il étot rossé d'importance
A cops d' matraqu', jusqu'à merci.

Et les jonn's gins? Pauv's créatures,
Exposé's motié nu's à l'air,
Pou l' z'obliger, par el frodure,
A travailler pou l' luchifer.

Ces gins, au cachot, dins des caves.
Châtiés pir' qué des galériens,
Norris d'épluchur's ed' choux-raves
Et mis à l' tortur' pou des riens...

Beaucop à D'nain rintrott'nt malates,
Tout machurés d' cops et pleins d' poux.
Un grand nombre ed' ces comarates
Sont morts ed' misèr' bin lon d' nous.

Et ces homm's, ces femm's plein d' corache,
Sans savoir chu qu'in lieu voulot,
Imm'nés in All'magn' comme otaches,
Subir mille affronts du bourriau!

Chaqu' jour eun nouvell' peïn' tracasse.
Les Boch's à l' fin ont obligé
Les jonn' fill's à fair' del terrasse,
Pis à manier l' fil barbelé!

Fruits, légum's à peïn' sortis d' terre
Sont r'ténus pou l' réquisition.
In fouill' nos d'meur's des heur's intièrès.
Nos papiers sans aucunn' raison.

« *L'arresthaus* » journell'mint s'impile.
Faut attint' sin tour pour intrer :
In prison, pauv' peupl' si docile;
In prison, mair's, r'ligieus's, curés.

Mais l' crime el pus abominape,
Qui-a fait d' pus d' peine à tous les gins,
Ch'est ch'ti commis su deux pauv's diapes,
Dins not' vill', pa ces sal's Prussiens.

D'Aubenchoul-au-Bac, ces vieux pères,
Devrez et Devis, bons sujets,
Méritott'nt eun' peïn' très légère
Pour avoir agi comm' Français.

D'après d' z'accusations banales,
Ces homm's, condamnés comme espions,
Sont morts glorieus'mint sous les balles
Du p'loton boch' d'exécution.

Dins eun' pâtur', près d' not' cim'tière,
In a fusillé ces brav's cœurs.
Leu souv'nir mérite eun' prière;
Leu n'eximpl' mérit' nos honneurs.

S'il nous fallot ichi décrire
Les crim's boch's rien qu'dins not' p'tiot coin,
In n' d'arot vraitmint trop à dire :
Un gros volum' n' suffirot point.

Pauv' Denain, si courageus' ville,
Ruch' si vibrant' d'activité,
Etot-il permis qu'in t' mutile,
Qu'in t' brise avec tant d' méchanc'té?

L'affreus' guerr' comminchot à peine,
Qué les Boch's invahissant t' sol,
T' saquottent l' sang d' pa tout's tes veines,
Sans bésain, uniqu'mint pou l' vol.

I-ont continué jusqu'à l' ruine.
Ils ont volé, chapardé tant,
Qu'i n' rest' qué l' carcass' des usines...
Partout c'est un vid' désolant.

L'hierbe r'pouss' comm' sur eun' viell' tombe
A l'implach'mint des laminoirs.
A l' plach' del flamme, à ch't'heure' ch'est d'l'ombe :
Les haut-fourniaux in deuil sont noirs.

D' l'indutri' ch'est l' trist' champ d' bataille.
Les rest' du carnag' rouill'nt in tas.
D'avant les forfaits du Boch' vandale,
In est tenté d' parler tout bas.

L' tristesse alle accable el pinsée :
Chose inouï', Denain, té dors!
Mais nous t'aimons, bonn' vill' blessée :
Bintôt té r'prindras t'n essor.

Ch'n'n'est qu' pour un momint qu'té sommelles.
Denain, nous t'aimons, té vivras.
L'Activité t' f'ra r'dév'nir belle :
Les Prussiens n'ont point pris nos bras.

Tes ru's r'verront les foul's mouvantes
D'ouverrièr's d'ouverriers heureux;
Et tes fiêt's, tes ducass's riantes
F'ront r'naîtr' les r'frains les pus joyeux.

In r'verra flotter tes feumières
Par les feux qué nous rallum'rons.
Dins l' nuit, tes étinc'lant's leumières
Comme un phar' r'guid'ront l' z'environs.

Del vaillant' ruche in plein ouvrache,
Les flamm's, bisiant des ateliers,
Décop'ront dins l' ciel les ombraches
D' tes puissant's cathédrales d'acier.

Avec eune existence active,
In pourra mainger à sa faim,
Et nous sarons chuss' qué ch'est d' vive
Tout in travaillant honnêt'mint.

Nos pauv's meubl's, pourtant si modesses,
Qu' les sales Boch's ont épilvaudés,
Nous l' z'arnouvell'rons sans qu'in s' presse,
In sognant d'abord not' santé.

Des mat'las qui ont coûté tant d' peine,
Volés pa les All'mands pillards,
Au pus vit' nous rimplach'rons l' laine
In qu' minchant pau lit des vieillards.

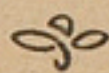
Nos foss's au carbon, qu' les barbares
Ont fait lâch'mint sauter in l'air,
Nous allons les r'bâtir dar'-dare,
Et r'prindr' not' bonn' bésonn' d'hier.

Nous raccommod'rons chù qu' les bombes
Et les obus ont démoli.
Nous irons prier sur les tombes
D' nos chers morts, victimes d' l'ennemi.

Puis, in Paix, nous vivrons in frères,
Comme ch'est la loi d' l'humanité.
Nous n'haïrons pus fauqu' la guerre
In évitant c' calamité.

Ahue! in s'armet à l'ouvrache,
D'un grand cœur, pou l' progrès humain!
Et l'in verra, dins tout l' d'allache,
Comm' nous t'aimons, ô cher Denain!

Décembre 1918.





Pou fair' peur aux pierrots, l'comarat' Cafougnette
 Y-a mis, su deux ramur's, au mitan d'sin gardin,
 Eun' viell' capot' d'All'mand, un vieux casque à l'coupette.
 Ch'est tout c' qu'i rest' du boch' dins not' bonn' vill' de D'nain.

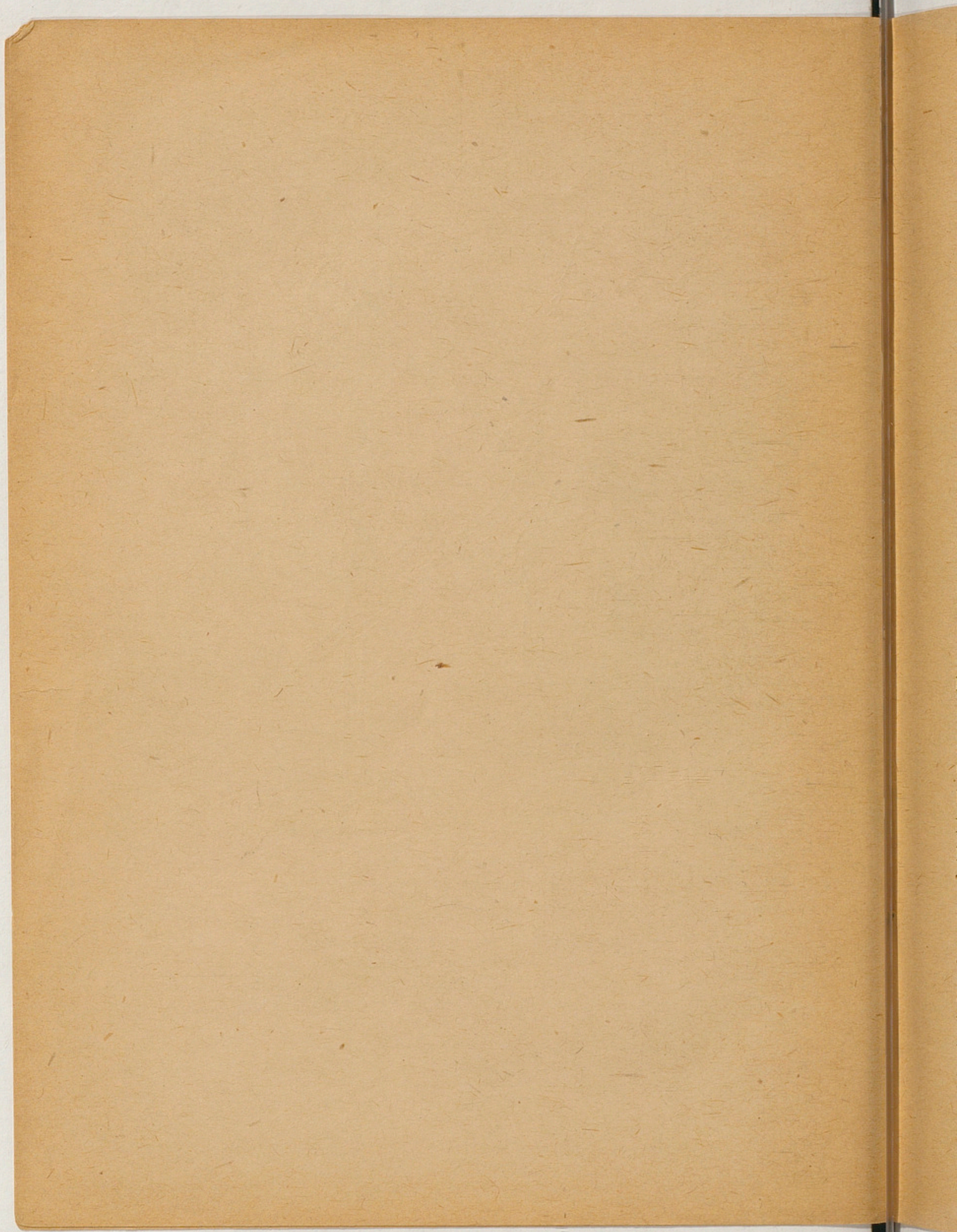
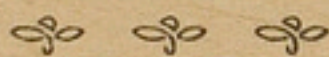
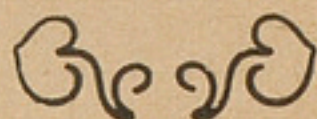


TABLE DES MATIÈRES

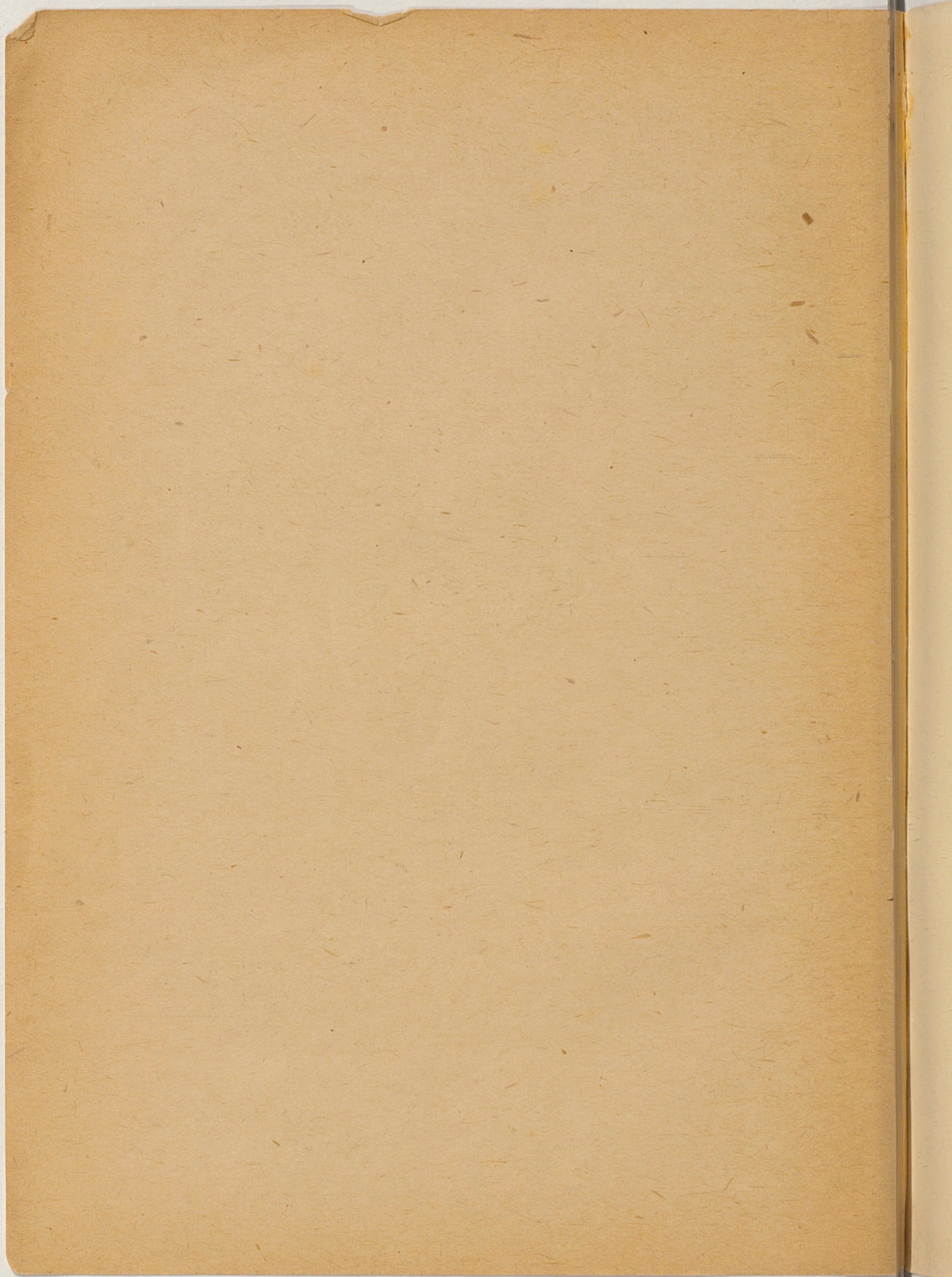


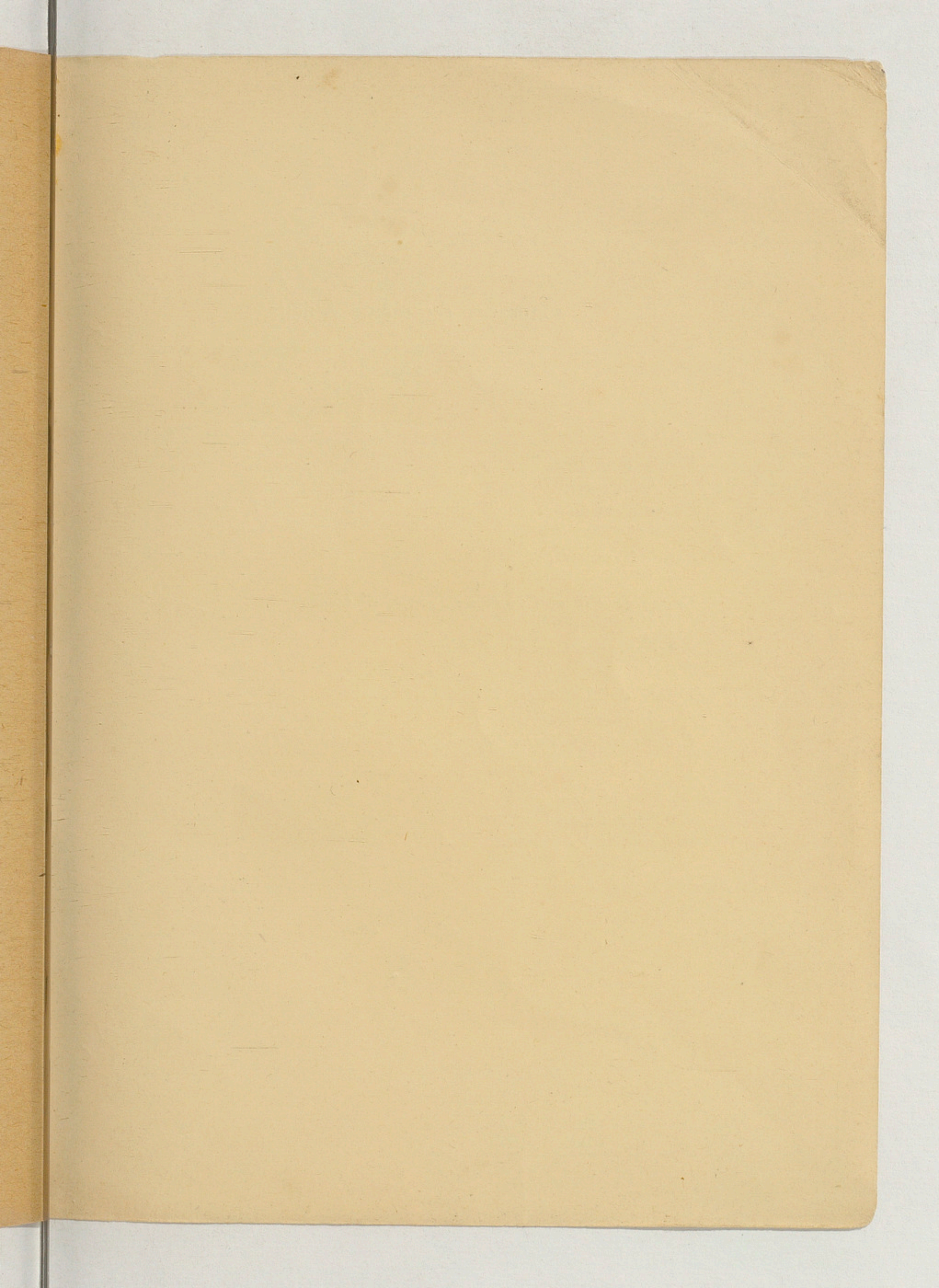
	Pages
AVANT-PROPOS.....	5
Salut aux humains vainqueurs.....	7
24 Août 1914.....	11
L'Arrivée des Armées allemandes dans le Nord.....	17
Les Martyrs ed' Douchy.....	23
Les Maîtres del Civilisation.....	35
Hommage au tiot <i>La Friture</i>	40
Les Insensés.....	48
Bonheur d'Infant.....	49
Les premiers Prisonniers français.....	53
Contraste.....	54
Loyauté allemande.....	55
Meuniers d'occasion.....	57
L' Pigeon infirme.....	60
Tableau d' Guerre.....	67
Fraudeuse.....	70
Humanité.....	71
Tatave.....	72
Scène d' départ d'Allemands pou l' front.....	80
Vertus allemandes.....	81
V'là des Français.....	82

	Pages
Fraternité.....	83
Les Vandales.....	84
L' Pain d' Prussien.....	85
L'Osiau d' France.....	89
La Consigne.....	90
Hommage à Emile Deviaenne.....	91
Scène d' Guerre.....	95
Nicht gut ! Malheur la Guerre !.....	96
Au fond del Fosse.....	101
L'Officier prussien, l' Vaque et l'Ordonnance.....	104
Pour un Album.....	107
Au Cimetière.....	110
Evacué.....	112
Les Boches s'in vont.....	113
L'arrivée des Canadiens.....	119
Vaillantes Femmes.....	128
La Revanche.....	129
Fidélité.....	133
Scènes d' Cabaret après la Guerre.....	134
Salut à Denain.....	137









310

Ouvrages du même Auteur :



<i>Fleurs d'en Bas</i> , 7 ^e édition	3 ^{fr} »
(1 ^{re} édition 1897).	
<i>Croquis au Charbon</i> , 7 ^e édition	3 »
(1 ^{re} édition 1899).	
<i>Feuillets noircis</i> , 5 ^e édition	3 »
(1 ^{re} édition 1901).	
<i>Coups de Pic et Coups de Plume</i> , 4 ^e édition	3 »
(1 ^{re} édition 1904).	
<i>Au Pays des Corons</i> , 4 ^e édition	3 »
(1 ^{re} édition 1907).	
<i>Éclats de Gaillettes</i> , 3 ^e édition.	3 »
(1 ^{re} édition 1913).	
<i>Cafougnette à Paris</i> (Monologues, 7 ^e édition)	0.50



(Chacun de ces Ouvrages renferme un glossaire du patois *Rouchi* (Arrondissement de Valenciennes).

